



CAHIER 161 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (fichiers pdf jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

ÉDITORIAL	p. 3
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 5
<i>Logion 63</i>	
RECHERCHES	
<i>Gnose et gnostiques au Grand Siècle</i>	p. 15
<i>À propos d'une catéchèse</i>	p. 29
<i>Paul de Tarse, Le génial usurpateur</i>	p. 33
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>La voix</i>	p. 39
MIETTES DE GNOSE	
<i>Quelques perles de Gnose chez Maître Eckhart</i>	p. 41
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>Avec éblouissement</i>	p. 47
<i>La graine se donne totalement</i>	p. 49
CONTE	
<i>Café à l'arsenic</i>	p. 52
COURRIER DES LECTEURS	p. 53
BIBLIOGRAPHIE	
<i>À propos du dernier livre de François Cheng</i>	p. 55
<i>Être rien c'est être tout</i>	p. 57
<i>Jésus avant les évangiles</i>	p. 60
<i>Mystique d'orient et mystique d'occident</i>	p. 61
<i>Kabîr, le fils de Râm et d'Allah</i>	p. 64
POÉSIES	p. 66

ÉDITORIAL

Le gnostique sait que le salut n'est ni dans l'histoire ni au bout de l'histoire, mais qu'il est dans une sortie définitive du temps, dans une prise de conscience de son essence qui transcende le temps : « *Heureux celui qui était avant d'exister* » (log. 19). Le gnostique n'est pas aliéné par le film de son existence, même si celui-ci paraît décevant, déroutant, banal, voire scandaleux, aux yeux du monde. Il est le spectateur de ce film particulier ; mais ce qui le requiert surtout c'est l'attention à sa nature originelle. Celle-ci est à la fois le non-manifesté et le manifesté, le royaume intérieur et extérieur.

Toutefois le particulier n'est pas pour autant dilué, noyé dans le grand Tout. L'homme devient même l'occasion de la manifestation : le corps affranchi du mental est la révélation de l'Esprit (log. 29). Grâce au corps, l'Esprit se reconnaît et ainsi embrasse toute la manifestation : le haut comme le bas, le bon comme le mauvais, le riche comme le pauvre... L'Esprit reconnaît alors tout comme procédant de lui sans distinction des catégories mentales établies par les hommes : « *Suis-je donc un partageur ?* » (log. 72).

Le gnostique ne distingue pas entre le riche et le pauvre. Le discernement auquel il s'est appliqué en vue de quitter l'illusoire pour le Réel lui a appris que le mental seul est le possédant, qu'il est riche aussi longtemps qu'il n'a pas renoncé à tenir la barre sur un navire où il n'est pas maître à bord. Des erreurs répétées, des échecs, des épreuves de toutes sortes lui apprennent que les choses vont mieux lorsqu'il laisse faire.

Néanmoins, il était nécessaire qu'il prît la mesure de son incurie, autrement dit qu'il s'engageât afin de pouvoir ensuite se désengager, qu'il s'affirmât afin de pouvoir ensuite renoncer. S'il avait quelque doute à ce sujet, deux logia l'inviteraient à ne pas chercher à fuir le monde avant de l'avoir connu :

« *Jésus a dit :
Celui qui s'est fait riche,
qu'il se fasse roi ;
et celui qui a le pouvoir,
qu'il renonce !* »

(log. 81)

« *Jésus a dit :
Celui qui a trouvé le monde*

*et s'est fait riche,
qu'il renonce au monde. »*

(log. 110)

Ainsi vouloir préserver un enfant en le maintenant à l'écart des affrontements de son âge risque de le maintenir dans un repli schizophrénique préjudiciable à son développement. Lorsque les dangers et les obstacles surviennent, le jeune qui n'est pas aguerri pour s'insérer dans la société court le danger de se laisser aller à des excès dommageables, ou de fuir vers un idéalisme coupé du réel, ou encore de sombrer dans la folie.

Il faut que celui qui renonce sache à quoi il renonce. Tout se passe comme si les malingres et les velléitaires s'excluaient d'eux-mêmes de l'aventure de la gnose. Il n'en demeure pas moins que rien n'est plus vain ni plus sot que de vouloir persister dans l'affirmation et l'accumulation à un âge où la compétition n'est plus de mise. La peur de manquer devient alors grotesque.

Cependant, chez le gnostique, l'action avec l'âge ne devient pas résignation, elle ne devient pas davantage projection vers un devenir et un ailleurs compensatoires. Il sait depuis toujours qu'il a « *cela en lui* » (log. 70) et qu'il ne deviendra pas « *cadavre* » (log. 60). Il sait que, « *à celui qui a* », on donnera : « *Il sera émerveillé et il régnera sur le Tout* » (log. 2). Mais la richesse et le pouvoir qu'il découvre n'ont rien à voir avec la richesse et le pouvoir qu'offre le monde. C'est même tout le contraire, puisque le mental doit cesser son jeu d'affirmation pour que le règne s'établisse. Cette attention vigilante permet d'être le spectateur du spectacle : ce que Jésus appelle « *connaître le monde* ». Celui-ci se révèle être le cadavre. Quant au spectateur avisé, Jésus le qualifie en disant :

*« Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui. »*

(log. 111)

Émile

*

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 63

Jésus a dit :

**Il y avait un homme riche
qui avait une grande fortune.**

Il dit :

**j'emploierai ma fortune
à semer, moissonner, planter,
remplir mes greniers de grains
afin que je ne manque de rien.**

**Voilà ce qu'il pensait dans son cœur;
et la nuit même il mourut.**

Que celui qui a des oreilles entende !

Il était une fois à Sâvatthi en Inde un homme fortuné du nom d'Ânanda. Bien qu'immensément riche, Ânanda répugnait à faire la charité aux pauvres. Il répétait à son fils : “Ne crois pas que nous possédons beaucoup de biens. Ne gaspille pas ce que tu as. Il faut le faire fructifier. Sinon ta richesse va vite se dissiper”. Cet homme avait enterré cinq jarres d'or quelque part dans sa maison. Il mourut sans même avoir le temps de révéler à son fils la cachette du trésor. En souvenir de cette anecdote, le Bouddha aurait prononcé les paroles suivantes : “Ces enfants, ces richesses, tout cela est à moi !” Ainsi pense l'insensé. Ainsi se tracasse-t-il. Lui-même à lui-même ne s'appartient pas. A qui sont ces enfants ? A qui sont ces richesses ?” Mot à mot, “lui-même à lui-même” signifie que son moi n'est pas dans le Soi. Le moi, attaché aux richesses de ce monde, est certes le possédant mais le possédant ne peut rien posséder longtemps.

À une autre occasion, le Bouddha aurait reçu la visite d'une jeune mère nommée Kisâgotami. Celle-ci venait de perdre son fils unique. Folle de douleur, elle portait encore le cadavre de son enfant sur son sein. Croyant aux pouvoirs de l'Éveillé, elle le pria de le ressusciter. Le Bouddha lui répondit qu'il ne connaissait qu'un seul remède. Elle devait lui rapporter quelques grains de moutarde venant d'une maison que la mort n'aurait jamais endeuillée. Ne pouvant bien sûr trouver ce que le Bouddha lui avait demandé, elle réalisa alors que nul ne peut échapper à la mort et cessa de s'attacher au corps de son enfant. Ayant compris l'impermanence de toutes choses, elle put recevoir l'enseignement du Bouddha qui l'aurait alors réconfortée en ces termes : “Cet homme fier de sa nombreuse famille et de ses troupeaux, qui ne vit que pour amasser, voilà que la mort bondit et l'emporte comme un flot furieux engloutit un village endormi”.

Le logion 63 de l'Évangile selon Thomas semble répondre en écho à ces deux versets du Dhammapada (62 & 287). On ne saurait s'étonner d'une pareille convergence entre paroles de Jésus et sagesse orientale, tant cet enseignement est universel :

“Richesses, fils, femmes, royaume, trésor, armée, gloire, intelligence, sens, beauté, tout cela est éphémère, tout cela est déjà dans la gueule du temps.”

(Tripurarahasya)

“L'avare amasse sou après sou :

'Tout cela m'appartient', pense-t-il !

Quand la mort lui tranche le cou,

La question à l'instant est réglée !

(Kabîr)

Cet homme riche ne pense qu'à ses biens extérieurs. Il veut amasser toujours plus. À vouloir trop avoir, on bâtit sur du sable. En ce monde d'apparences, la vie passe comme un rêve. À s'enfler comme le grand personnage, les "people" d'hier et d'aujourd'hui brillent de mille paillettes et se donnent en spectacle. À trop vouloir paraître, ils ont perdu leur être. Obnubilés par leur image, ils ne peuvent connaître l'éternel. Ils ne peuvent trouver le trésor "qui ne périt pas" et qui est pourtant caché en chacun : "Là sont vos rois et vos grands ; ceux-là ont sur eux des vêtements délicats, et ils ne pourront connaître la vérité" (log. 78). On ne trouve cependant chez Jésus pas la moindre trace d'une condamnation éthique comme c'est le cas par exemple chez Jacques : "À vous maintenant les riches : déplorez à grands cris les misères qui viennent sur vous. Votre richesse s'est pourrie, vos vêtements ont été mangés aux vers, votre or et votre argent se sont rouillés et leur rouille va témoigner contre vous comme un feu" (V, 1-3). Jésus ne fait nullement intervenir un dieu vengeur comme Luc qui amplifie et obscurcit dans une perspective dualiste et moralisante la parabole simple et directe du Maître : "Et Dieu lui a dit : Sot ! Ta vie, on va te la redemander cette nuit ; et pour qui sera ce que tu as apprêté ? Tel est celui qui amasse pour lui au lieu de s'enrichir pour Dieu" (XII 20-21).

L'homme riche ne l'est qu'extérieurement. En son cœur il est plus misérable que le plus misérable : "Un homme bon produit du bon de son trésor, un homme mauvais produit du mauvais du trésor mauvais qui est dans son cœur" (log. 45). Tant qu'il ne se sera pas vidé intérieurement, il est sur chemin de sa perte. S'il attend le dernier jour de son existence terrestre pour connaître l'épreuve suprême qui le dépouillera de tout, alors il sera trop tard. La mort est pourtant la dernière chance pour trouver la Vie. L'injonction de Jésus est claire. Les biens de ce monde ne servent à rien, si ce n'est à apprendre à y renoncer :

*"Celui qui a trouvé le monde
et s'est fait riche,
qu'il renonce au monde !"*

(log. 110)

Malheureux l'homme qui n'a pas connu l'épreuve, il a trouvé la mort. Les hommes ne voient pas parce qu'ils sont aveugles. Ils viennent au monde aveugles et ils le quittent aveugles. N'ayant rien appris et n'ayant rien connu, ils en restent au même point, incapables de se remettre en cause : "C'est pourquoi leur fin sera comme leur commencement" (Tractatus Tripartitus 79. 4). Ils ne peuvent recevoir "ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme" (log. 17). Et c'est Jésus qui ainsi est crucifié en son âme :

"Je les ai trouvés tous ivres;

*je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif.
et mon âme a souffert pour les fils des hommes
parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur..."*

(log. 28).

Le royaume de l'avoir n'est pas celui de l'Être, encore moins celui du Père. Sans savoir qui Je suis, je ne sais rien et ne peut donc rien posséder. Je ne peux être Cela que si je sais que je ne suis rien de tout cela : "Vous êtes peut-être un homme très riche. Mais sans la conscience, à quoi sert toute votre richesse ? Alors, qu'est-ce qui est le plus grand, la richesse ou la conscience ?" (Nisargadatta, Être rien c'est être tout, p. 66).

Pour trouver le véritable trésor, l'homme riche doit renoncer à tout et se faire dernier. Le mental encombré, trop plein de concepts et de préjugés, trop riche de pensées futiles, est pauvre de sagesse. L'homme riche ne manque de rien sauf de l'essentiel : sa propre essence. Même le vieil homme doit accepter de retrouver son esprit d'enfance, son état d'innocence première. Seul l'homme humble est digne de la Vie éternelle. Seul le pauvre ne goûte pas de la mort :

*"L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas
à interroger un petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie,
et il vivra..."*

*"Heureux êtes-vous, les pauvres,
parce que vôtre est le royaume des cieux."*

(log. 4 ; 54)

Yves

*

Même si le sens est semblable, la différence de ton entre Thomas et Luc (XII. 16-21) est frappante. L'homme riche de Thomas est semblable à la plupart d'entre nous, qui souhaitons nous prémunir contre l'adversité en travaillant et en accumulant des biens en toute honnêteté. L'homme meurt, et Thomas se limite au simple constat de la situation. Chez Luc la situation est caricaturée, l'homme planifie l'outrance et rêve d'orgies, et Dieu le juge insensé : sa mort est présentée comme la conséquence de son intempérance. On y perçoit le germe d'une pensée bien présente dans le capitalisme extrémiste : si je suis riche, c'est que Dieu me protège, donc que je suis dans le droit chemin.

François de Borman

(*L'évangile de Thomas*, éd. Mols, p. 201)

*

Cet homme ne veut manquer de rien ! Il est très efficace ; il travaille son champ psychique ; pourtant, il est totalement hors-jeu ; il n'y a pour lui que le matériel et les biens liés au futur du mental.

Ne cherchant pas la connaissance de la présence intime du fond de son cœur d'enfant, il court après la sécurité des lendemains, fantasmés par son habitude de vivre projeté dans l'avenir ou le passé.

Il s'occupe de tout ; sauf de l'ici et maintenant ; il possède déjà la fortune, mais cela ne lui suffit pas, toujours plus ! Son lion intérieur le pousse à ne s'occuper que de ce qu'il n'a pas encore, quand il a déjà tout et bien au-delà même de ce qu'il imagine.

Tout est là, et il ne le voit pas ! Prendre du recul et le temps de s'occuper de lui-même, en se posant les vraies questions : le "*Qui suis-je*", la place du véritable observateur, sa vie a été riche ; le retour sur lui-même aurait dû lui faire comprendre qu'il y a un moment pour le lâcher prise du renoncement, pour manquer de tout comme le tout petit.

Une autre approche de la possession, qui nous possède nous-même, nous prend notre liberté, si indispensable ; car la richesse peut rendre esclave de ses biens, sans que le riche en ait conscience.

Prisonnier, aveugle, seule la mort remet l'homme perdu dans ses illusions et c'est alors qu'il se rend compte qu'il est trop tard ; c'est la réalité éternelle qui l'attend. Celui-là n'a pas su attendre le vrai trésor ; mais pour celui qui cherche et comprend les mystères du Maître, l'attention et la prudence lui permettent de mettre ses affaires en ordre et de renoncer dans son âge avancé à transmettre à ses enfants ou à son entourage ses préoccupations matérielles, et de se tourner vers son univers de l'esprit.

Il a connu le monde et a trouvé un cadavre ; il sait se départir de ses richesses, de son autorité, pour être dépouillé et affronter l'au-delà, les mains vides de matérialités, mais chargées de spiritualités et de lumières.

Alors, unifié au Soi, il nous reste à nous perdre dans notre lumière de l'Unique ; c'est cela que Jésus nous demande d'entendre, avec nos oreilles du pneuma, quand il est encore temps, dans le non-temps de l'intemporalité.

Percevoir l'invisible qui, dans la vie en nous, nous indique notre chemin secret que suggère l'initiation à la gnose éternelle ; cela est vrai aussi pour les acheteurs et les marchands aveuglés, jusqu'à ne plus voir en eux la bonne voie, et même en arriver à tuer l'héritier de ce champ, ou de cette vigne, ne comprenant même pas qu'ils se tuent eux-mêmes, dans leur ignorance : pourtant, nous sommes invités sans cesse à chaque seconde, par notre Soi, car il est là, à nous solliciter avec une patience d'anges et de prophètes.

Philippe

*

Suis-je comme l'homme riche qui a le souci d'augmenter sa grande fortune ? et avec les félicitations du jury ?

Il est vrai que le grain qui va remplir les greniers peut être dévoré par les rats ou abîmé par des maladies ou encore brûlé dans un incendie. Là, ce n'est pas le grain qui meurt mais le propriétaire lui-même.

Quel dommage toute cette énergie perdue. Pourtant une infime barrière le séparerait de ce qui ne peut mourir.

Si en semant il avait vu la beauté du grain qui déposé au sein de la terre change de vie, acte de merveille créative, et dans la moisson la splendeur ultime de la terre dans la beauté des couleurs et les parfums d'abondance. Voir le moment présent ; faire UN avec le grain, la terre et la Vie. Après avoir vu cela, on peut mourir sans regret, sans crainte d'avoir raté l'essentiel ou de ne pas avoir rempli sa tâche.

Marie-France

*

L'accumulation individuelle de possessions gonfle la personne. Or la Gnose ne libère pas la personne mais libère DE la personne. Plus celle-ci en impose plus il y a du travail et plus incertaine est l'issue.

La richesse matérielle est-elle un cadeau de la vie ? C'est ce qu'on pense communément mais si on inventait la machine à mesurer le bonheur de manière fiable beaucoup seraient surpris. Si tous les multi-millionnaires consentaient alors à donner à la communauté, par solidarité et pour une noble cause la moitié seulement de leur fortune, ils n'en resteraient pas moins millionnaires. Cependant la réussite d'une telle démarche semble bien sujette à caution, autant essayer de faire passer un chameau dans le trou d'une aiguille.

Ces propos ne se veulent ni moraux ni stigmatisants, simplement le constat d'une mécanique psychique humaine à dépasser. Comment ? Par la connaissance véritable de laquelle découle naturellement le détachement libérateur. La matière n'est pas matière, elle est psychique comme la personne et tout est conscience. Pour qu'un objet existe (cette table, ce corps, ma personne, objets matériels et objets psychiques) il faut que je le reconnaisse par l'outil mental de la conscience qui va puiser dans l'acquis mémorisé. Même un objet nouveau jamais appréhendé va être rapidement défini comparativement au contenu de la mémoire. La vraie nouveauté réside dans la révélation du caractère irréel de toute chose apparaissant, dans la découverte de la puissance créatrice de l'homme, dans la vision de son

nauffrage, dans le flot de sa production par manque de recul et positionnement erroné. Sans cette vision-connaissance qui ne s'offre qu'à une grande soif de vivre, l'homme ordinaire aspire à devenir riche, le riche à s'enrichir encore en réponse à la peur de manquer de quoi survivre comme à la soif de grossir toujours plus le « grand personnage », et c'est une pauvreté intérieure que d'être demeuré sans le savoir sous l'emprise de la peur et de l'avidité qui créent le manque et interdisent l'accès à la complétude.

Ce n'est pas la richesse matérielle qui est pointée du doigt mais la peur, l'erreur et leur réaction, l'encombrement qui en résultent. Le tout petit enfant, référence Gnostique par excellence, est intérieurement le même qu'il naisse dans une famille riche ou pauvre : avant de commencer à concevoir par mimétisme et apprentissage le monde et l'idée de soi-même, il jouit du Royaume sans conscience mentale dont quelques adultes gardent la nostalgie forte au point de se retourner un jour pour le retrouver. C'est alors que les objets de tous genres deviennent encombrants... formes et noms justes bons à servir la vie quotidienne, et à jeter.

Détachement, abandon, oubli sont les maîtres mots de l'aventure spirituelle intérieure sublime.

Émile exprime ainsi le retour à l'Origine dans l'un de ses si beaux poèmes :
« *Je m'allège, je m'allège, je m'allège ; je ne tombe pas en enfance, je glisse dedans délicieusement.* »

Christian, 04 /01/2017

*

« *Jésus a dit : Celui qui s'est fait riche, qu'il se fasse roi ; et celui qui a le pouvoir, qu'il renonce* » (logion 81).

« *Jésus a dit : Celui qui a trouvé le monde et s'est fait riche, qu'il renonce au monde* » (logion 110).

Celui qui se sait riche : riche d'expériences, riche de connaissances, n'a d'autre ressource que de renoncer à progresser dans l'accumulation de ce qui l'a conduit à être riche.

Car cette richesse ne lui a été donnée que par les circonstances ou par les êtres de lumière qu'il a pu rencontrer. Il en est le dépositaire et non l'auteur. Tout

juste peut-il la mettre à la disposition de « *ceux qui vont et viennent* » et « *voient sa lumière* » (logion 33).

Comment pourrait-il, dès lors, oser en tirer profit « *afin de ne manquer de rien* » ?

Ce dont il manque, c'est du dénuement, ce dont il manque, c'est de « *prendre ses vêtements, de les déposer à ses pieds comme les tout petits enfants et de les piétiner* » (logion 37).

Cet acte final, cet embrasement de toute sa richesse, cette consommation de tout acquis, doit être le couronnement de toute vie car, si par malheur il s'attachait à quoi que ce soit de ce qu'il possède, il entrerait dans l'obscurité, esclave des breloques que Ma manifestation s'amuse à créer pour tenter les cupides.

Lorsque l'homme a pris conscience qu'il est arrivé au sommet de la montagne que sa vie physique l'avait préparé à gravir, il n'a plus d'autre devoir que d'en redescendre humblement.

Michel

*

La personne se constitue et s'affirme par l'avoir. Le corps, dont la fonction est d'être le miroir de l'Esprit, est récupéré par une conscience qui se l'approprie en se limitant à lui. Tout va s'agglutiner autour de ce moi. Il va dire : mon corps, mon âme, mes relations, ma culture, mes biens, mon argent, ma fortune. La personne s'impose par l'avoir. Afin d'être plus forte pour acquérir et conquérir ou pour se défendre lorsqu'elle est menacée, elle s'allie à d'autres personnes. Elle va jusqu'à persécuter pour ne pas être persécutée...

Ainsi celui qui a s'ingénie à avoir davantage. En fonction de ce qu'il possède, il pense à ce qu'il peut encore acquérir. Par ce jeu de la mémoire et des projections, il n'en finit pas de vouloir davantage. Le corps a été récupéré par cette conscience morcelée ou ce mental personnel et détourné de son rôle merveilleux qui devait permettre à l'Esprit de se reconnaître (log. 29). Ce détournement peut revêtir des aspects particulièrement aliénants et embrasser non seulement la vie terrestre mais aussi ce qu'il est convenu d'appeler la vie future ; car le mental peut fabriquer sa propre survie dans un au-delà psychique et le peupler de ses fantasmes.

Il est nécessaire que la conscience personnelle ait pu se développer grâce à l'avoir pour être ensuite confrontée à la conscience universelle liée à la manifestation. Les logia 81 et 110 sont très clairs à ce sujet. Dans l'immense majorité des cas, cette prise de conscience n'a pas lieu et l'aliénation va s'amplifiant jusqu'à la mort : « *et la nuit même il mourut* ». Pourtant c'est durant ce parcours existentiel que doit avoir lieu ce qu'on pourrait appeler « *la passation des pouvoirs* ». Pour cela, il est nécessaire que le mental personnel soit amené à faire le constat de son incurie et de ses abus de pouvoir. Il a voulu se substituer au Maître pour répondre au « mal d'exister ». Des constats d'échecs répétés peuvent l'inciter à passer la main, d'autant que les choses se passent très bien lorsqu'il accepte de se démettre. Ce désistement consiste en l'abandon de l'identification avec un moi particulier inexistant. L'abandon de cette entité s'accompagne de la découverte qu'il n'y a d'entité nulle part dans le cosmos – ce qui est confirmé par la microphysique.

Finalement la richesse est l'attachement à la personne et la pauvreté véritable est l'abandon de cette identification. Il nous faut donc mourir à ce à quoi nous sommes illusoirement identifiés.

L'Esprit ne force pas le cours des choses. Il a toujours assez de miroirs dans le monde (c'est-à-dire de corps où le mental a lâché prise) pour se re-connaître et ramener tout à lui dans le repos. Cette contemplation engendre le mouvement incessant d'aller et de retour : tout part de la source de repos éternel et tout y revient grâce au miroir du corps. Pour que la re-connaissance puisse jouer, il faut que la personne ait accepté de mourir « *de son vivant* », suivant l'expression de Kabîr, autrement dit, il est nécessaire que le corps ait pu être désentravé du mental personnel. Cela s'appelle dans l'Évangile « se trouver soi-même ». Trois logia s'éclairent mutuellement pour désigner ce qui meurt et ce qui vit :

« *Jésus a dit :*
Celui qui a connu le monde
a trouvé un cadavre ;
et celui qui a trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui. »
(log. 56)

« *Jésus a dit :*
Celui qui a connu le monde
a trouvé le corps ;
et celui qui a trouvé le corps,
le monde n'est pas digne de lui. »
(log. 80)

« *Jésus a dit :*
Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur,
parce que Jésus a dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui. »

(log. 111)

Émile

*

Ils sont tous morts, le médecin son patient et le monde :
Seul Kabîr n'est pas mort qui avait Râm pour support !

A chaque seconde qui passe tu ignores ton sort,
 Mais déjà pour demain tu es plein de projets !
Comme le faucon sur la perdrix,
 La Mort bondit à l'improviste !

Il a pris le chemin,
 Ses provisions au dos.
Il a croisé la mort :
 Elles ne servent plus à rien !

Je pensais jouir de terres et de richesses.
Mais j'ai dû tout quitter : la Mort m'a emporté !

Ô Kabîr, lorsque tu viens au monde
 Tous se réjouissent alors que toi tu pleures !
Fais en sorte qu'à l'heure de le quitter,
 Ils soient tous dans les pleurs alors que toi tu ris !

Extraits de : Kabîr, *Le fils de Râm et d'Allah*, Les Deux Océans, 1988

*

RECHERCHES

GNOSE ET GNOSTIQUES AU GRAND SIÈCLE (suite)

« *Ce qu'on écrit sur la gnose est, pour un grand nombre d'hommes, ce que le son de la lyre serait pour des ânes.* »

Fénelon

Le manuscrit de Fénelon intitulé « *Le Gnostique de saint Clément d'Alexandrie* », daté de septembre 1694, a été retrouvé au XX^e siècle dans la bibliothèque de Saint Sulpice avec des annotations de Bossuet. Célébrant le personnage et la doctrine de Clément d'Alexandrie, « *si sage, si éclairé, si savant, si proche des temps apostoliques...* », Fénelon fait également l'éloge des « *Noms divins* » et de « *La Hiérarchie divine* » de Denys l'Aréopagite « *grand témoin de la tradition* » qu'il qualifie de « *sublime dans sa métaphysique de l'Être universel* ».

Afin d'affirmer sa parfaite orthodoxie ainsi que sa fidélité à l'Église, Fénelon prend bien soin de distinguer la « *vraie gnose* » de la « *fausse gnose* ». Il montre comment Clément s'oppose aux « *hérétiques gnostiques* » parmi lesquels il cite plus précisément les « *nicolaites* », secte réputée pour suivre le « *dogme de la volupté* » et des plaisirs sans limite. La gnose selon Clément se différencie donc du gnosticisme au sens étroit qu'a pris ce terme. N'oublions pas que l'antiquité chrétienne a connu une profusion incroyable d'écoles se revendiquant abusivement de l'étiquette gnostique. Alexandrie est un exemple frappant de ce bouillonnement intellectuel et religieux : « *On peut, sans grand risque d'erreur, prévoir qu'en cette ville saturée d'expériences, de gnosés, de messages, d'écoles et de sectes qu'était Alexandrie, les groupuscules gnostiques allaient fourmiller, surgir et disparaître à chaque génération, chacun porteur d'une histoire intense, d'un message inspiré et d'une mort évidente* » (Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, A. Michel, 1994, p. 102).

De Clément, nous ne savons pas grand chose, sinon qu'il vécut au II^e siècle de notre ère. Né sans doute à Athènes, il fréquenta diverses écoles avant de s'établir à Alexandrie et de se convertir au christianisme sous l'influence de son maître Pantène. Des ouvrages que Clément nous a laissés, le plus connu s'appelle *Stromates* (« *Tapisseries* »). Clément voit dans le Christ la « lumière », le « soleil de l'âme », le « Maître intérieur ». Jésus est « Dieu fait homme pour nous faire à notre tour des dieux ». C'est du Christ que le parfait chrétien acquiert la connaissance de soi et devient apte à recevoir la gnose c'est-à-dire la connaissance des secrets divins : « la gnose fondée sur la foi, par l'instruction du Seigneur, conduit à un état où l'homme connaît, comprend et est inébranlable ». Arrivé au comble de la gnose ou « épignose » qui est l'« apathie » (« extinction de tout désir sensible »), le gnostique ne désire plus rien. Consummé dans l'Amour pur et permanent, il est divinisé et connaît le repos divin car son âme « s'étant avancée dans ce qui lui est naturel, demeure dans le repos de Dieu » (*Stromates* VII, 10,57 ; 11,68 ; *Gnostique* 6). Le gnostique est déifié en Dieu : « Celui, dit saint Clément, qui obéit au Seigneur, qui suit l'inspiration et la prophétie données par Lui, devient parfaitement, selon l'image du Maître, un Dieu conversant dans la chair... » ; « Le gnostique, dit-il ailleurs, est donc déjà divin et saint, portant Dieu et étant porté de Dieu » (*Stromates* VII 16,101 ; 13,82 ; *Gnostique* 11). L'homme devient comme Dieu et Dieu comme l'homme selon une prédestination éternelle autant que réciproque : « ...comme Dieu prédestine l'âme, l'âme prédestine réciproquement Dieu, c'est-à-dire que, comme Dieu a élu cette âme par un choix éternel, de même, à son tour, cette âme a choisi Dieu... » ; « ... l'homme devient déiforme et semblable à Dieu ; et Dieu devient aussi semblable à l'homme... » (*Stromates* VI 9,76 ; 9,72 ; *Gnostique* 11-14).

À la lecture de telles prétentions, Bossuet aurait été horrifié de s'apercevoir qu'un « gnostique » avait pu être consacré évêque. Tout comme Clément, Fénelon se réfère expressément à la gnose, terme qui lui semble le mieux correspondre à l'état « passif » décrit par Madame Guyon : « Il y a dans la Gnose un fond caché, un profond mystère, qu'il n'est pas permis de dévoiler et qui demande la même économie que les mystères fondamentaux du Christianisme... Le Gnostique est bienheureux, suffisant à lui-même, déiforme ou Dieu sur la terre, vivant dans la chair comme sans chair, arrivé à l'âge d'homme parfait et hors du pèlerinage » (*Gnostique* 17).

Fénelon distingue comme Madame Guyon trois sortes d'états et trois classes de fidèles : ceux qui dans l'état de la foi ne croient qu'en la vie purgative ; ceux qui, pleins d'espérance, cultivent la vie illuminative ; et enfin ceux qui, établis dans le pur amour, n'attendent rien car ils connaissent la vie unitive. Ceux-là n'aiment Dieu que pour Lui-même, sans rien attendre en retour : « Tel est le véritable gnostique. Il contemple sans cesse la même chose, sans images, ni discours ; il contemple par la foi, observe sans rien voir de distinct, car il passe

au-delà de tout ce qui peut être conçu même de plus incorporel, et ne s'arrête qu'à Dieu seul et incompréhensible... » (Gnostique 5). N'ayant d'autre volonté que celle de Dieu, tout lui vient naturellement : « Au seul gnostique est accordé ce qu'il demande, selon la volonté de Dieu, soit qu'il demande, soit qu'il ne fasse que penser » (Gnostique 10). Qui plus est, cet état permanent est atteint dès cette vie, non dans un quelconque paradis ni dans un au-delà après la mort : « Ce n'est donc pas un terme auquel on tend toujours, et auquel on n'arrive qu'après la mort ; au contraire, on y arrive dès cette vie... » ; « c'est une union d'amour avec Dieu, toute établie et toute fixe ; et non pas un effort du cœur, réitéré de temps en temps pour parvenir à l'union... » (Gnostique 6).

Totale est la liberté du gnostique, mû par l'Esprit, par le seul Esprit : « *Il est fait une même chose avec cet esprit* » (Gnostique 8). Qui donc pourrait comprendre l'expérience du gnostique sans l'avoir vécue soi-même ? Et c'est pourquoi « *...loin de pouvoir être enseigné, il ne peut être entendu ni compris* ». La gnose est éternelle et omniprésente, mais de même qu'il y a « *beaucoup d'appelés mais peu d'élus* », ne peut la recevoir que celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre : « *Nous savons que nous avons tous une foi commune pour les choses communes, qui est qu'il n'y a qu'un Dieu ; mais la gnose n'est pas dans tous, elle est donnée à peu...* » (Stromates IV,15) ; « *La gnose donnée par tradition, selon la grâce de Dieu, semblable à un dépôt, et mise dans les mains de ceux qui se rendent dignes de l'instruction par elle... C'est pourquoi la gnose est donnée, à la fin, à ceux qui y sont propres, et qui sont choisis...* » (Stromates VII 10,55-56 ; Gnostique 16). Jésus ne dit-il pas : « *Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille...* » (Th 23) ?

Bien que la gnose soit « *le bien propre et naturel de l'homme* », bien peu savent la recevoir : « *Il y a beaucoup d'appelés, et on peut même dire que tous sont appelés en général. La plupart des âmes n'ont pas le courage de laisser faire Dieu et de se renoncer... Ainsi la multitude des fidèles lâches s'exclut elle-même de la perfection où elle était appelée... la grâce ne manque pas aux hommes, mais les hommes manquent à la grâce...* » (Gnostique 15). À un disciple qui se plaignait d'être privé de sa grâce, Ramana Maharshi ne devait-il pas répondre dans le même sens : « *Ma grâce est toujours là. C'est vous qui ne savez pas la prendre* » ?

C'est pourquoi la gnose doit rester cachée : « *En parlant du gnostique,... il avertit qu'il ne peut dévoiler les mystères de la gnose* ». Seul le gnostique peut connaître et reconnaître le gnostique : « *Ceux qui ne sont pas gnostiques, voient et ne voient pas, entendent et ne comprennent pas, et lisent les mystères de la gnose avec un voile sur le cœur* ». Enthousiasmé par la lecture de Clément, Fénelon croit pouvoir justifier ses propres expériences et démontrer que la gnose est hors d'atteinte du commun des mortels, y compris des théologiens : « *Selon saint Clément, ce qu'on écrit sur la gnose est, pour un grand nombre d'hommes,*

ce que le son de la lyre serait pour des ânes » (Gnostique 1 ; 16 ; 7).

Fénelon suit Clément d'Alexandrie lorsqu'il présente Dieu comme étant à la fois immanent et transcendant « *comme l'âme du monde entier* ». Il habite en tous les êtres humains comme le « *fond intime d'eux-mêmes* ». Pédagogue de l'âme, le Christ l'instruit et la guide dans son ascension. Le cosmos prend tout son sens à travers les phases de création, de chute, d'incarnation, de rédemption, d'adhésion à Dieu pour aboutir à la déification finale. Occultation, Initiation, Révélation !... Initié aux mystères du Logos, l'homme accède à la gnose. « *Dieu fait homme pour nous faire à notre tour des dieux* », tel est le fondement de la doctrine de Clément. « *Soleil de l'âme* », Jésus est lumière. « *Maître intérieur* », il nous rend apte à recevoir en nous-même la Gnose, « *voie unitive ou contemplative* », connaissance parfaite des secrets divins : « *La Gnose est un perfectionnement de l'homme en tant qu'homme* » (Gnostique 15).

Le gnostique obtient la connaissance pleine et entière par-delà tous les mots et toutes les images : « *...la gnose fait passer l'homme à travers les progrès mystiques jusque dans le lieu le plus éminent du repos, en apprenant à contempler Dieu face à face avec connaissance et compréhension* » (Gnostique 12) ; « *...Quand donc on est juste, non par nécessité, ni par crainte, ni par espérance, mais par choix, cette voie est appelée royale... Les autres voies sont sujettes aux chutes, on peut en être renversé et elles ont des précipices...* » (Stromates VII 12,73 ; Gnostique 5). Ce n'est nullement par les œuvres que le mystique se voit révéler les mystères de la création mais par la connaissance de l'image divine qu'il porte en lui-même. Pour parvenir à la gnose, dit Clément, il faut : « *se jeter dans la grandeur de Jésus-Christ, avançant par la sainteté dans cette immensité, pour être conduit à la connaissance du Tout-Puissant, connaissant, non ce qu'il est, mais ce qu'il n'est pas* » (Stromates VI, 11,76). Le gnostique est par là-même hors d'atteinte du péché : « *Contemplant la beauté toujours subsistante de la nature immortelle, comment ou de quelle manière jamais la pensée d'une mauvaise action entrerait-elle dans ces hommes ?* » (Stromates IV, 25 ; Gnostique 4).

De là il n'y a qu'un pas pour considérer qu'il est possible d'atteindre Dieu directement et immédiatement, donc sans intermédiaire : « *La gnose est un état où l'âme n'a plus besoin des pratiques de la piété ordinaire...* » (Gnostique 9). Le gnostique est en effet au-delà de toutes les règles et de tous les préceptes. Il n'est pas le serviteur mais l'ami de Dieu : « *Celui-là, dit-il, est le serviteur de Dieu, qui se soumet de lui-même aux préceptes, mais celui qui est pur de cœur, non à cause des préceptes, mais à cause de la gnose, est l'ami de Dieu...* » (Stromates VII 3, 19 ; Gnostique 5). Qui a la gnose ne fait plus qu'un avec le Maître, dit Jésus à son Jumeau :

*« Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée. »*

(Th 13)

Fénelon, comme Clément, se réfère expressément aux Mystères antiques : « *Le Verbe est le Maître qui instruit le gnostique par les mystères...* » (Gnostique 9). Dans les Mystères d'Éleusis, les épreuves du myste sont comparées à celle de l'âme après la mort. La réalisation ultime appelée « *époptéïa* » consiste en la connaissance du monde divin dont le nôtre n'est qu'une apparence. À travers un abandon total des conditionnements de la personne, par la mort de l'ego, l'initié s'identifie à l'objet de sa quête. Fénelon précise que l'initié accède d'abord aux « *petits mystères* » avant d'être admis aux « *grands mystères* », c'est-à-dire à la contemplation et à la compréhension de la nature : « *Tel est le véritable gnostique. Il contemple sans cesse la même chose, sans images, ni discours... il passe au-delà de tout ce qui peut être conçu même de plus incorporel, et ne s'arrête qu'à Dieu seul et incompréhensible...* » (Gnostique 5) ; « *Il y a, dans saint Clément, un grand nombre d'autres endroits semblables, où il représente toujours la gnose, comme une disposition fixe ou une habitude de contemplation sans images, et par conséquent sans discours, où l'on parvient par l'exercice. Heureux, dit-il, celui qui a la science de la contemplation...* » (Gnostique 4). « *Heureux êtes-vous, monakhos, élus...* » dit Jésus au logion 49 de l'Évangile selon Thomas.

« *Heureux qui possède... la vision de ces Mystères* », dit Homère dans un Hymne à Déméter. Et Pindare de même : « *Heureux celui qui ayant vu cela pénètre dans les profondeurs de la terre : il connaît la fin de la vie et il en connaît le commencement donné par Zeus.* » On ne saurait trop souligner l'importance des Mystères dans l'Antiquité, malgré le secret qui les entoure : « *Je vais parler au Sage : éloignez les profanes* » dit Pythagore (Strobée, *Serm.* 39). Pour Hermès Trismégiste « *la sagesse idéale est dans le silence* » (I, XIII). Le silence est d'or car aucun mot ne saurait exprimer l'indicible : « *C'est ce que veut dire l'ordre, donné dans les mystères, de ne rien révéler aux non initiés ; c'est à vrai dire parce que le divin ne peut se révéler qu'on refuse de le faire voir à qui n'a pas eu le bonheur de le voir lui-même* » (Plotin, *Ennéades* VI, 9,11). Le secret est réservé à l'initié car seul le gnostique connaît le gnostique dans une silencieuse communion : « *...le gnostique peut seul connaître et expliquer les choses dites d'une manière cachée par l'Esprit... Il est du gnostique... de savoir quand, de quelle manière, et à qui il doit parler... 'le gnostique est content, quoi qu'il ne trouve qu'un seul auditeur'* » (Stromates I, 10,49 ; Gnostique 17). Thomas le dit encore plus simplement :

*« Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles...
Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi ;
et le feu sortirait des pierres
et elles vous brûleraient. »*

(Th 13)

En Égypte, l'enfant Horus place en souriant son doigt devant ses lèvres. En Grèce, le myste (*mustês*) a la bouche fermée parce que sa révélation est au-delà des mots. Il ne peut s'exprimer qu'à travers le mythe (*Muthos*) qui désigne le silence initial, celui de l'initié. De même que *Muthos*, *Mustêrion* (mystère) vient d'une racine *Mu* représentant la bouche fermée. Étymologiquement, *Mué-sis* signifie fermer la bouche, garder le silence, être « muet ». Cette même racine *mu* a donné *mueô* qui signifie « initier aux mystères », donc à la fois instruire et consacrer par l'esprit. Aucun mot ne saurait révéler le Mystère que le myste réalise : « ...quiconque n'a point contemplé les mystères de la gnose ne peut en concevoir ni en juger » (*Gnostique 13*).

C'est cet état que décrit Mme Guyon : « Alors l'âme prend la véritable voie qui est le recueillement intime, où elle trouve la présence de Dieu et un concours merveilleux de Sa bonté qui fait tomber insensiblement toute multiplicité, tout acte, toute parole, et met l'âme dans un silence goûté » (*Écrits sur la vie intérieure* p. 63). Fénelon évoque la vision de ces « solitaires » qui pratiquent une forme de « perpétuelle contemplation sans image ni discours, qui est l'immobile tranquillité de l'âme ». Et il ajoute : « Voilà sans doute ce vide de l'esprit, cette inattention aux images, cette inaction des puissances, dont les mystiques parlent tant » (*Gnostique 4*). Jésus ne dit-il pas dans le même sens : « ...vous trouverez pour vous le repos » (Th 49).

Comment exprimer l'inexprimable, dévoiler l'inviolable ? L'Absolu ne peut être décrit, il ne peut qu'être Vie. La vérité ne se prouve pas, elle s'éprouve. Ce qui est sans nom ne peut être nommé. En se connaissant soi-même, en mourant à son petit moi, l'initié connaît l'univers et tous les dieux. Tel est le sens profond du « Connais-toi toi-même » : « Il ne fait aucun doute que l'entrée au temple d'Apollon à Delphes était littéralement une « Porte du soleil », une voie pour pénétrer dans la maison ou le temple du Soleil. L'inscription: « Connais-toi toi-même » nécessitait la connaissance de la réponse à la question : « Qui es-tu ? », et l'on peut dire, pour employer le langage voilé des mystères, qu'elle nécessitait de poser cette véritable question. Comme le dit Plutarque (*Moralia, 384 DF*), l'injonction est adressée par le Dieu à tous ceux qui approchent; et c'est le fameux « E » qui en est la réponse juste. Si maintenant, comme il le suggère aussi, le «

*E » remplace « EI », et si nous retenons parmi ses diverses interprétations les sens de (1) le Soleil (Apollon) et de (2) « Tu es », et que nous admettons que ces deux sens sont contenus dans une seule et même syllabe énigmatique, nous obtenons le **signum**, « Qui es-tu (toi qui te présentes à la porte) ? » et le **responsum**, « Je suis le soleil que tu es... » (A. K. Coomaraswamy, *Review of Religion*, Nov. 1941).*

Au seuil du Grand Mystère, l'initié connaît le commencement et la fin. Il meurt à sa condition mortelle pour renaître à la vie éternelle : « *L'amour pur met l'âme dans une extinction universelle de tous désirs, même spirituels... Ne voulant plus rien par son propre choix, ni au ciel ni en la terre, elle ne veut plus rien que ce que Dieu veut en elle et lui fait vouloir* » (Gnostique 7). Ayant vaincu l'Hadès, le gnostique réside pour toujours au splendide Élysée. Par le Mystère, il accède à la source du Mystère. Il ne désire plus rien de Dieu puisqu'il est en Dieu, puisqu'il est Dieu même :

*« ... c'est aux humains, dont la race est divine,
À discerner l'Erreur, à voir la Vérité.
La Nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
Homme sage, homme heureux, respire dans le port.
Mais observe mes lois...
Afin que t'élevant dans l'Éther radieux,
Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même ! »*

(Vers dorés de Pythagore, A. Fabre-D'Olivet)

Clément d'Alexandrie accorde une place de premier choix à l'initiation. Il s'efforce de démontrer l'unité de la révélation divine dans l'œuvre des maîtres et philosophes de l'Antiquité. De plus, il fait état d'un évangile secret de Marc composé à l'intention de « *ceux qui se perfectionnent, ceux-là seuls qui sont initiés aux Grands Mystères* » : « *...il adjoignit... certaines paroles dont il savait que l'explication conduirait les auditeurs, comme le fait un mystagogue, dans le sanctuaire inaccessible de la vérité cachée par sept voiles* ». Un épisode de cet évangile retrouvé depuis présente des ressemblances frappantes avec le récit de la résurrection de Lazare qui n'est rapporté que par le seul Jean. Si les circonstances de la résurrection du jeune homme anonyme qui aimait Jésus et que Jésus aimait rappellent celles de Lazare, ce miracle est suivi d'une scène initiatique, reflet authentique selon certains spécialistes de la pratique suivie par Jésus (cf. Morton Smith, *Clement of Alexandria and a Secret Gospel of Mark*, Harvard University Press) : « *Et après six jours, Jésus lui donna un ordre ; et, le soir venu, le jeune homme se rendit auprès de lui, le corps nu enveloppé d'un drap. Et il demeura avec lui pendant cette nuit-là, car Jésus lui enseignait le mystère du Royaume de Dieu* » (Mc 3 7-10, *Écrits apocryphes chrétiens I* p. 68.). On croirait voir dans cette scène une évocation des Mystères antiques ou des rites initiatiques de l'Inde.

La Gnose, dit Clément, est « *transmise oralement par voie de succession, parvenue depuis les Apôtres à un petit nombre de détenteurs...* ». La vérité chrétienne est un « *secret* » du Seigneur « *qui ne peut être transmis que par une canalisation souterraine liée à un système d'initiations limitées...* » (Stromates VI, 61-3). Le gnostique est le parfait chrétien. Ne faisant qu'un avec Dieu, il représente l'ultime degré de la perfection. Jésus, ajoute Fénelon, a transmis à quelques disciples proches cet enseignement secret : « *Le Seigneur a donné à ses apôtres la tradition non écrite d'une chose écrite, c'est-à-dire une explication secrète et de vive voix du sens le plus profond des Écritures, où le mystère de la gnose se trouve enfermé* » (Gnostique 16). Cette « *tradition secrète... ne doit pas être ouverte, ni populaire, puisqu'il ne s'agit pas d'une voie commune qu'il faille prêcher sur les toits ; il s'agit de la sagesse la plus profonde puisqu'elle n'est annoncée qu'entre les parfaits* » (Gnostique 3).

Qui a la gnose tire tout de son propre fond. Il n'attend rien et ne peut donc rien recevoir des hommes : « *...le gnostique comprend les choses que nul des autres fidèles ne peut comprendre, parce qu'il a reçu la gnose de toutes choses. Il en a même la compréhension, il sait tout, il comprend tout... D'où il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que le véritable gnostique, étant instruit immédiatement de Dieu, ne peut l'être par les hommes* » (Gnostique 13). Puisqu'il est devenu semblable à Dieu, lui seul est digne d'instruire autrui : « *Voilà le gnostique qui n'a point besoin d'être conduit, et qui conduit les autres* ». Et c'est pourquoi il y aura toujours des gnostiques : « *Dieu donnera des gnostiques, dans tous les siècles, jusqu'à la fin* » (Gnostique 14).

Voilà bien de quoi scandaliser les intégristes d'hier et d'aujourd'hui : « *Nous sommes dans la Gnose. Il s'agit de cette 'Sophia' qui est réservée aux 'Cathares', les Parfaits, les Purs...* » (É. Couvert, *La Gnose universelle*, p. 112). Bossuet ne s'y trompera pas puisqu'il note : « *Ces messieurs (les commissaires) n'ont pas moins été frappés que moi de voir ce gnostique, homme mortel, ignorant et nécessairement pécheur, selon la Foi catholique, qui, non seulement n'a aucuns actes passagers et interrompus... Mais encore qui a acquis un état d'où il ne déchoit plus...* » Fénelon croyait-il pouvoir convaincre les théologiens de son temps lorsqu'il écrit : « *Ce Père les surpasse tous dans ce qui scandalise le plus les docteurs* » (Gnostique 11) ?...

La réalité d'une telle transmission est pourtant admise de nos jours au sein même de l'Église : « *...la conception d'enseignements mystérieux, donnés par le Christ aux Apôtres pour être transmis oralement à quelques individus choisis est courante à la fin du II^e siècle... il s'agit de la révélation d'une expérience spirituelle qui ne peut être communiquée que de maître à disciple et dont l'écrit ne peut donner l'équivalent. Ainsi nous apparaît l'existence d'une succession de*

maîtres gnostiques ou maîtres spirituels, distincte de la succession des évêques », écrit ainsi le cardinal Daniélou (Les Traditions secrètes des Apôtres, Eranos Jahrbuch, vol. XXXI, 1962, pp. 199-215).

Bossuet aurait sans doute été encore plus horrifié s'il avait connu d'autres textes de l'abbé, comme ce « catéchisme secret », réservé exclusivement aux membres de la confrérie secrète dite des « *Michelins* », d'après le nom de leur protecteur l'archange Michel. Disciples du Petit-Maître (Jésus), les *Michelins* croyaient en un « *évangile éternel* » consistant à faire la volonté de Dieu, à savoir : « *Se laisser posséder, agir et mourir par Dieu* ». À ceux-ci, recrutés dans l'entourage du duc de Bourgogne, Fénelon enseignait les mystères du Pur Amour : « *D'abord on fait pénitence, en renonçant à tout ce qui est au dehors. Le Petit-Maître donne l'absolution, en nous déliant de tout ce qui nous tenait errants et vagabonds parmi les créatures. Ensuite il nous donne l'extrême-onction pour nous préparer à la mort intérieure. Après la mort, il nous ressuscite à une vie nouvelle par le baptême du Saint Esprit. Bientôt, il nous confirme par le soufflet d'amour. Puis nous devenons des hosties pures, transformées dans son essence, où il ne reste rien que les apparences de l'humanité. Cette transformation nous rend ses chastes épouses. Les noces spirituelles se consomment. Enfin nous devenons les proches du Très Haut et nous entrons dans la vie apostolique* ».

Fénelon ne réussira pas à convaincre ses accusateurs. Pur produit l'institution ecclésiastique et rejetant toute mystique, Bossuet ne pouvait voir dans les écrits de Madame Guyon que « *fatras, verbiage et péril pour la foi* ». Il ne pouvait qu'être atterré de voir son protégé subjugué par une exaltée : « *Je me retirai étonné de voir un si bel esprit dans l'admiration d'une femme dont les lumières étaient si courtes, le mérite si léger, les illusions si palpables et qui faisait la prophétesse* ». Bossuet ne pouvait adhérer à une gnose supérieure à toute philosophie, à une connaissance intuitive et accessible à tous, simple fidèle, artisan ou laboureur, homme ou femme : « *...il doit y avoir des gnostiques, dans tous les siècles... ; ... ces gnostiques sont de tous âges et de toutes conditions, laboureurs, artisans, gens de lettres, qui n'arrivent à cette sublimité que par le pur amour et point par leurs talents ; ...ils sont de tous états, même gens mariés, et des deux sexes ; car les hommes et les femmes, dit saint Clément, sont également appelés à cet état apostolique* » (Gnostique 14). En effet : « *Pour cette perfection..., l'homme et la femme en sont également capables* » (Stromates IV 19,119 ; Gnostique 13). Pour Bossuet, par contre, comme pour Pierre : « *les femmes ne sont pas dignes de la Vie* » (Th 114).

Considérée par Louis XIV comme « *la plus grande folle de mon royaume* », mais « *plus extravagante que coupable* » selon Bossuet, Madame Guyon a le tort d'être femme et mystique. Soumise à de multiples interrogatoires puis emprisonnée, elle ne sera libérée qu'en 1703, quittant la Bastille sur un brancard.

Préservé, Fénelon sera néanmoins éloigné de la Cour. Nommé archevêque de Cambrai, il quittera Versailles le 2 août 1699 pour ne plus jamais y revenir : « *M. de Cambrai est inexorable et d'un orgueil qui fait peur* », dira de lui Bossuet. Fénelon restera fidèle à Madame Guyon. Tous les deux seront dans la discrétion les « père et mère » spirituels de nombreux chercheurs en quête de vérité, l'un des plus connus étant le chevalier de Ramsay qui sera l'un des fondateurs de la franc-maçonnerie française...

Fénelon ayant fait appel au Pape, l'Inquisition se réunit au Saint-Office près de cent fois pour statuer sur ce qu'on appellera la querelle du quiétisme. Le 12 mars 1699, le Pape Innocent XII signe enfin un bref par lequel il estime que les écrits de Madame Guyon sont exempts d'hérésie. Seules quelques propositions téméraires sont susceptibles d'être mal comprises et doivent être réservées au clergé.

Peut-on être gnostique tout en restant au sein d'une église ? Peut-on concilier gnose et théologie ? Bien qu'attaché à l'institution ecclésiale, Clément d'Alexandrie se passionne pour toutes les traditions et mystères de l'antiquité. Il admet l'existence d'une voie initiatique de maître à disciple transcendant tous les livres, y compris la Bible. Aucun écrit ne peut transmettre la connaissance. Seule la vive lumière de l'esprit peut illuminer un autre esprit vivant. Au plus haut degré de la gnose, le « gnostique parfait » n'a nul besoin d'un intermédiaire humain. Uni au Logos, il n'a d'autre volonté que celle de Dieu. Il ne vit plus pour lui puisque c'est Dieu qui vit par lui. C'est donc avec raison qu'Émile Gillibert peut dire : « *Clément d'Alexandrie, qui a donné la première élaboration du dogme chrétien, est ouvert aux gnostiques* » (*Jésus et la gnose*, p. 110).

Clément d'Alexandrie n'a jamais été reconnu par l'Église ni béatifié. Benoît XVI, de nos jours, semble réhabiliter son enseignement. Suivant Clément, il distingue deux degrés de la vie chrétienne : celui des chrétiens croyants ordinaires et celui supérieur des gnostiques. Il définit la gnose comme « *connaissance de la Vérité... connaissance du Christ* » et le gnostique comme celui qui mène « *une vie de perfection spirituelle... dans l'unification avec Dieu* » : « *Cette connaissance... devient dans l'âme une réalité vivante : ce n'est pas seulement une théorie, c'est une force de vie, c'est une union d'amour transformatrice. La connaissance du Christ n'est pas seulement pensée, mais elle est amour qui ouvre les yeux, transforme l'homme et crée la communion avec le Logos, avec le Verbe divin, qui est vérité et vie. Dans cette communion, qui est la parfaite connaissance et qui est amour, le chrétien parfait atteint la contemplation, l'unification avec Dieu* » (Audience générale, 18 avril 2007).

Tout dépend cependant du sens et de la portée que l'on donne au mot gnose. Contrairement à ce qu'estime Benoît XVI, la gnose n'a rien d'un savoir intellectuel.

De plus, pour le Pape, le chrétien doit partir de la base commune de la foi et accomplir des œuvres : « *L'assimilation à Dieu et sa contemplation ne peuvent être réalisées par la seule connaissance rationnelle... Et, en conséquence, les bonnes œuvres doivent accompagner la connaissance intellectuelle comme l'ombre accompagne le corps* ». Or, pour qui ne s'est pas détaché de son moi et n'a pas accédé à la gnose, les œuvres ne peuvent apporter qu'un surcroît d'asservissement : « *...si vous priez, vous serez condamnés, et si vous donnez l'aumône, vous ferez du mal à vos esprits* » (Th 14). Seul le gnostique peut agir sans être lié par les fruits de ses actes car il n'a ni but ni esprit de profit personnel : « *...la gnose, si on pouvait la séparer du salut, serait préférable au salut même, pour une âme généreuse et gnostique, qui n'a point d'autre motif, en aimant Dieu, que l'amour de Dieu même...* » (Gnostique 5). Ce n'est plus lui qui agit mais Dieu en lui : « *Si Dieu doit faire quelque chose en toi ou avec toi, tu dois auparavant être devenu néant. Retourne donc dans ton propre fond et là, agis, et les œuvres que tu opères, sont toujours vivantes* » (Maître Eckhart, Sermon 39).

Tout en conservant un vocabulaire orthodoxe, Fénelon apparaît proche de la gnose en ce qu'il inverse l'ordre des sacrements. La confession devient rejet du monde des créatures. Le baptême par l'Esprit se substitue au baptême au nom de la Trinité. Le baptême devient rite de passage de l'humanité à la divinité : « *La gnose, selon saint Clément, n'est point l'état des chrétiens ordinaires qui ont reçu la foi et la grâce de Dieu dans le baptême ; c'est quelque chose de bien plus pur et de plus sublime... c'est le comble de la perfection du christianisme où un petit nombre d'âmes est appelé...* » (Gnostique 1). Transmué en hostie pure, l'initié n'a plus qu'une apparence d'humanité. Il incorpore en lui-même la substance divine elle-même. Mort à cette existence, il est ressuscité de son vivant ! Anéanti dans le pur Amour, le gnostique n'a nul souci d'un quelconque salut personnel puisqu'il est né à nouveau en Dieu. Qui a la gnose ne connaît que la gnose : « *Il ne lui faut point d'autre cause ou motif de contemplation que la gnose même ; et je ne crains point de le dire : celui qui suit la gnose par cette science divine ne la choisit point pour vouloir être sauvé. L'habitude qu'il a de connaître s'étend à connaître toujours ; connaître toujours est la substance du gnostique... Si quelqu'un, par supposition, demandait au gnostique ce qu'il choisirait, ou de la gnose de Dieu, ou du salut éternel, et que ces deux choses, qui sont la même, fussent séparées, il choisirait sans hésiter la gnose de Dieu* » (Stromates IV 22, 135 ; Gnostique 5).

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le quiétisme est une voie privilégiée d'accès au divin que l'on retrouve dès les débuts du christianisme : « *...saint Clément parle sans cesse de tradition apostolique, et de secret sur la gnose, comme Cassien parle de tradition secrète... et l'un et l'autre assurent que tout ce que fait l'âme alors est de Dieu même* » (Gnostique 1). Les Pères du désert privilégient ainsi la quête de l'hésychia (quiétude). Pour saint Nil, le moine doit avoir « *soif de l'hésychia déifiante* ». Dieu se trouve dans le silence : « *A Dieu lui-*

même, le silence t'unira... Beaucoup de gens courent, pour trouver, mais il n'en est pas un qui trouve, si ce n'est celui qui tient le silence continuellement » (in J. Vigne, *Soigner son âme*, p. 157). Jésus ne dit-il pas :

*« S'ils vous demandent :
quel est le signe du Père qui est en vous ?
dites-leur :
C'est un mouvement et un repos. »*
(Th 50)

Fénelon a-t-il eu accès à ces paroles cachées ? Cela n'est pas tout à fait impossible puisque Clément d'Alexandrie cite à l'occasion des logia inconnus de Jésus. D'autre part, dans un texte intitulé « *Pour le jour de saint Thomas* », Fénelon fait l'éloge de l'apôtre qui est bien plus que l'incrédule dont se moquent les chrétiens : « *C'est par l'anéantissement de mon être propre et borné, que j'entrerai dans votre immensité divine... Faites de moi, Seigneur, comme de Thomas votre apôtre. Il était de ces hommes anéantis dont il est dit qu'ils étaient livrés à votre grâce... Il a porté votre nom jusqu'au fond de l'Orient...* » (*Œuvres I*, Pléiade/Gallimard, p. 931).

Initié aux Mystères de l'Égypte ancienne, Clément d'Alexandrie en maîtrise parfaitement la Langue sacrée : « *C'est d'une manière secrète et comme vraiment sacrée, ce qui nous est nécessaire, que les Égyptiens nous donnèrent à entendre la doctrine absolument sacrée, celle qui est réservée dans le sanctuaire de la vérité et cela à l'aide de ce qu'ils nomment les choses impérissables* » (*Stromates V 4,16*). Il devait consacrer un chapitre entier des *Stromates* (IV 5) à l'étude des hiéroglyphes, qui fut plus tard fort utile à Champollion. Or, nous dit Aristote, dans son « *Traité de la Philosophie selon les Égyptiens* », il n'est d'autre mystère que celui qui nous ramène à notre origine divine : « *Je vais considérer l'universel ou l'intellectuel, selon l'esprit de ceux qui ont enseigné, par des figures mystérieuses et des notes difficiles à exprimer ; or penser, c'est former des images. La pensée de l'homme est variable, suivant la nature des objets spirituels et célestes, ou bien terrestres dont elle prend les formes, devenant presque le même qu'eux. Si les formes, dans notre âme, n'étaient pas semblables à celles des choses, nous ne connaîtrions pas ces choses en vérité, puisque la vérité d'une chose est la chose elle-même ! Mais ce sont les vraies formes invariables, intellectuelles, que l'homme doit s'efforcer d'atteindre, afin de leur assimiler ses pensées et son âme, l'élevant par ce seul moyen vers son origine* » (in A. Slosman, *Le livre de l'au-delà de la vie*, Baudouin, 1979, p. 58)

On ne peut enfin exclure une influence indirecte des philosophies de l'Inde. Fénelon rapporte que le maître de Clément d'Alexandrie « *était Pantène, disciple des apôtres, le même qui, revenant des Indes où il avait annoncé l'Évangile, fonda*

l'école d'Alexandrie où saint Clément enseigna après lui » (Gnostique 16). Célèbre pour sa vaste culture, Pantène (Pantainos) fonda vers 180 de notre ère l'école d'Alexandrie, appelée « Didascalée ». Selon Eusèbe, Pantène s'était rendu dans les Indes où il avait constaté que les autochtones connaissaient déjà le Christ : « Et on dit qu'il est allé aussi chez les Indiens, où, raconte-t-on, il trouva, précédant sa venue, l'Évangile selon Matthieu, chez certains qui là-bas reconnaissaient le Christ, auxquels Barthélemy, l'un des Apôtres, avait prêché et avait laissé l'écrit de Matthieu en caractères hébreux, qui était encore conservé au temps susmentionné » (Histoire ecclésiastique V, 10, 3). Saint Jérôme précise de son côté : « Pantène, philosophe de tendance stoïcienne, selon une ancienne coutume à Alexandrie où, à partir de l'évangéliste Marc, les hommes d'Église furent toujours docteurs, fut d'une telle sagesse et érudition, aussi bien dans les écritures divines que dans la littérature profane, qu'il fut envoyé même jusqu'en Inde par Démétrios, évêque d'Alexandrie, qui en avait été prié par des ambassadeurs de ce peuple. Et là il trouva que Barthélemy, un des douze Apôtres, avait prêché l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ selon l'Évangile de Matthieu, écrit en lettres hébraïques, qu'il emporta avec lui en revenant à Alexandrie » (Les hommes illustres 36).

Quoi qu'il en soit peut-on parler du non-dualité pure chez Fénelon ? Il semble que, comme Clément, il maintienne toujours une certaine distinction entre Dieu et l'homme même au sommet de la réalisation : « C'est un état de ressemblance avec Dieu, autant qu'il est possible... » (Stromates IV, 22,139 ; Gnostique 5) ; « Voilà ce qui fait que l'âme n'a plus qu'à se reposer en Dieu, selon le même Père, dans le sabbat mystique... Voilà ce qui fait qu'il quitte toutes les choses devenues inutiles pour lui-même, les fonctions les plus saintes et dans les choses les plus saintes. En un mot, voilà ce rassasiement, et cette béatitude commencée, dont les mystiques ont tant parlé. C'est ce qui résulte de la vision que saint Clément appelle face à face, et que les mystiques ont appelée union immédiate ou essentielle » (Gnostique 12).

Parler d'union, de ressemblance avec Dieu, de vision face à face peut laisser encore place à l'existence du deux n'ayant pas fait totalement l'Un : « Cette union immédiate n'empêche pas que le voile de la foi ne couvre l'objet » (Gnostique 12) ... La gnose de Clément ou de Fénelon conserve dans son expression une trace de néo-platonisme et par conséquent de dualisme. N'oublions pas cependant que les écrits dont nous disposons ont été rédigés pour tenter de répondre aux accusations de théologiens bornés semblables aux scribes et aux pharisiens dénoncés par Jésus. N'oublions pas non plus que les mystiques ont toujours été suspects à l'Église. Jean de la Croix a été contraint de détruire ses écrits les plus compromettants de peur qu'ils ne tombent entre les mains de l'Inquisition. La règle rédigée par saint François pour son ordre a été rejetée par l'institution ecclésiastique et remplacée par une autre, plus conforme. Fénelon devait faire preuve de la plus

extrême prudence pour ne pas être taxé d'hérésie. Vu les circonstances de l'époque, et sans qu'il soit permis de douter de ses propres expériences intérieures, il est certain que Fénelon, malgré le *voile de la foi*, était en bon chemin sur la voie de la gnose... Et après tout : « *Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père* » (Jn XIV,2).

Yves

*

Bibliographie :

- Fénelon , *Œuvres*, I, II, La Pléiade/Gallimard, 1983, 1997.
- François de Fénelon, *La Tradition secrète des mystiques, Le Gnostique de Clément d'Alexandrie*, présentation par Dominique et Murielle Tronc, « Les Carnets spirituels », Arfuyen 2006.
- Madame Guyon, *Écrits sur la vie intérieure*, présentation par Dominique et Murielle Tronc, « Les Carnets spirituels », Arfuyen 2005.
- Madame Guyon, *Vie de Mme Guyon écrite par elle-même*, Dervy, 1983.
- Madame Guyon et Fénelon, *La correspondance secrète*, Dervy, 1982.
- Marinette Bruno, *Les voies mystiques selon Madame Guyon* in Hermès, *Les Voies de la Mystique*, Les Deux Océans, 1981.
- Jean Bruno, *Madame Guyon et la communication intérieure en silence*, in Hermès, *Le Maître spirituel*, Les Deux Océans, 1983.
- Jacqueline Sebeo, *Madame Guyon : L'expérience de la transmission et l'état apostolique* in Hermès, *Le Maître spirituel*, Les Deux Océans, 1983.
- Maître Eckhart, *Les Traités*, Seuil.
- Maître Eckhart, *Les Sermons* I, II, III, Seuil.
- Étienne Couvert, *La Gnose universelle*, Éditions de Chiré, 1993.
- A. Fabre-D'Olivet, *Vers dorés de Pythagore*, Henri Veyrier, 1991.
- Françoise Mallet-Joris, *Jeanne Guyon*, Flammarion, 1978.
- H. von Campenhausen, *Les Pères grecs*, Éditions de l'Orante, 1963
- Giorgio Colli, *La naissance de la philosophie*, Éditions de l'éclat, 2015

*

À PROPOS D'UNE CATHÉCHESE DE BENOÎT XVI SUR CLÉMENT D'ALEXANDRIE

A l'occasion de nos recherches sur le quiétisme, nous avons trouvé cette catéchèse du Pape Benoît XVI consacrée à Clément d'Alexandrie. Il nous a semblé intéressant de la reproduire puisqu'elle nous donne le point de vue d'un Pape contemporain sur ce premier Père de l'Église romaine dont Émile nous confirme qu'il restait ouvert à la gnose.

*

Audience générale 18 avril 2007. Texte original italien dans l'Osservatore Romano du 19 avril. Paru dans La Documentation Catholique n° 2385 du 05/08/2007, p. 710.

Chers Frères et Sœurs,

Après le temps des fêtes, nous revenons à nos catéchèses ordinaires, même si visiblement la Place Saint-Pierre est encore en fête. Donc nous retournons, dis-je, au filon des catéchèses déjà commencées. Après avoir parlé des Douze Apôtres, puis des disciples des Apôtres, nous le faisons maintenant des grandes personnalités de l'Église naissante. La dernière fois, nous avons parlé de saint Irénée de Lyon, aujourd'hui nous parlerons de Clément d'Alexandrie, un grand théologien, né probablement à Athènes vers la moitié du II^e siècle. D'Athènes, il hérita cet intérêt aigu pour la philosophie qui allait faire de lui l'un des pionniers

du dialogue entre foi et raison dans la tradition chrétienne. Encore jeune, il rejoignit Alexandrie, ville-symbole de ce croisement fécond entre diverses cultures qui caractérisa l'âge hellénistique. Il y fut disciple de Pantène, jusqu'à lui succéder à la direction de l'école catéchétique. De nombreuses sources attestent qu'il fut ordonné prêtre. Pendant la persécution de 202-203, il abandonna Alexandrie pour se réfugier à Césarée de Cappadoce, où il mourut vers 215.

Les œuvres les plus importantes qui nous restent de lui sont au nombre de trois : le *Protreptique*, *Le Pédagogue* et les *Stromates*. Même si on ne voit pas que ce fût l'intention originelle de l'auteur, il est de fait que ces écrits constituent une authentique trilogie capable d'accompagner avec efficacité la maturation spirituelle du chrétien. Le *Protreptique*, comme le dit le mot même, est une exhortation adressée à qui commence à explorer le chemin de la foi. Mieux encore, le *Protreptique* se confond avec une Personne : celle du Fils de Dieu, Jésus-Christ, qui s'est fait « *exhortation* » aux hommes pour qu'ils empruntent avec résolution la route qui mène à la Vérité. Jésus-Christ se fait ensuite Pédagogue, c'est-à-dire éducateur de ceux qui, par la vertu de leur baptême, sont devenus fils de Dieu. Et le même Jésus-Christ finalement est aussi Didascale, c'est-à-dire maître, qui propose les enseignements les plus profonds. Ceux-ci sont rassemblés dans la troisième œuvre de Clément, les *Stromates*, terme grec qui signifie « *Tapisseries* » : en effet, il s'agit d'une composition non-systématique de thèmes divers, fruits directs de l'enseignement habituel de Clément.

Con-naturalité

L'ensemble de la catéchèse de Clément accompagne pas à pas la marche du catéchumène et du baptisé pour que, avec les deux « *ails* » de la foi et de la raison, ils atteignent à une connaissance intime de la Vérité, qui est Jésus-Christ, le Verbe de Dieu. Seule cette connaissance de la personne qui est la vérité est la véritable « *gnose* », mot grec qui signifie « *connaissance, intelligence* ». C'est l'édifice construit par la raison sous l'impulsion d'un principe surnaturel. La foi, elle, construit la vraie philosophie, c'est-à-dire la véritable conversion sur la route à suivre dans la vie. D'où il ressort que la « *gnose* » authentique est un développement de la foi suscité par Jésus-Christ dans l'âme qui lui est unie.

Clément distingue ensuite deux degrés de la vie chrétienne. Premier degré : c'est celui atteint par les chrétiens croyants qui vivent la foi de la manière commune mais ouverte aux horizons de la sainteté. Et puis le second degré : celui des « *gnostiques* », c'est-à-dire de ceux qui mènent déjà une vie de perfection spirituelle ; dans tous les cas le chrétien doit partir de la base commune de la foi, doit, par un chemin de recherche, se laisser guider par le Christ et ainsi atteindre

à la connaissance de la Vérité et des vérités qui constituent le corpus de la foi. Une telle connaissance, nous dit Clément, devient dans l'âme une réalité vivante : elle n'est pas seulement une théorie, elle est une force vitale, elle est une union d'amour transformatrice. La connaissance du Christ n'est pas seulement une pensée, mais elle est un amour qui ouvre les yeux, transforme l'homme et crée la communion avec le Logos, avec le Verbe divin qui est vérité et vie. Dans cette communion, qui est parfaite connaissance et qui est amour, le chrétien parfait atteint la contemplation, l'unification avec Dieu.

Clément finalement reprend la doctrine selon laquelle la fin ultime de l'homme est de devenir semblable à Dieu. Nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais cela est aussi un défi, une voie ; en effet, le but de la vie, la destination ultime est de devenir véritablement semblable à Dieu. Cela est possible grâce à la con-naturalité avec lui qui a été donnée à l'homme au moment de la création, et par laquelle il est déjà en soi - il est déjà en soi - une image de Dieu. Cette con-naturalité permet de connaître la réalité divine à laquelle l'homme adhère principalement par la foi, et, par la foi vécue, par la pratique de la vertu, peut croître jusqu'à la contemplation de Dieu. De cette façon, sur le chemin de la perfection, Clément attribue à l'exigence morale tout autant d'importance qu'il en attribue à l'exigence intellectuelle. Les deux vont de pair parce qu'on ne peut pas connaître sans vivre et on ne peut pas vivre sans connaître. L'assimilation à Dieu et sa contemplation ne peuvent pas être réalisées par la seule connaissance rationnelle : à une telle fin, une vie, selon le Logos, est nécessaire, une vie selon la vérité. Et, en conséquence, les bonnes œuvres doivent accompagner la connaissance intellectuelle comme l'ombre accompagne le corps.

Une propédeutique de l'Évangile

Deux vertus ornent spécialement l'âme du « vrai gnostique ». La première est la liberté vis-à-vis des passions (*apátheia*) ; l'autre est l'amour, la passion véritable, celle qui assure l'union intime avec Dieu. L'amour procure la paix parfaite, et il met le « *vrai gnostique* » en mesure d'affronter les plus grands sacrifices, y compris le sacrifice suprême à la suite du Christ, et il lui fait monter de degré en degré jusqu'au sommet de la vertu. C'est ainsi que l'idéal éthique de la philosophie antique, c'est-à-dire la libération des passions, est redéfini par Clément et relié à l'amour, dans l'incessant processus d'assimilation à Dieu.

Et c'est aussi de cette manière que l'Alexandrin construit la deuxième grande occasion de dialogue entre l'annonce chrétienne et la philosophie grecque. Nous savons que saint Paul à l'Aréopage d'Athènes, où Clément allait naître, avait fait une première tentative de dialogue avec la philosophie grecque ; et il avait

échoué en grande partie, mais on lui avait dit « *Nous t'écouterons une autre fois* ». Maintenant, Clément reprend ce dialogue, et il l'élève dans toute la mesure du possible au sein de la philosophie grecque. Comme l'a écrit mon vénéré prédécesseur Jean-Paul II dans l'Encyclique *Fides et ratio*, l'Alexandrin, réussit à interpréter la philosophie comme « *un enseignement préparatoire à la foi chrétienne et une propédeutique à l'Évangile* » (n° 38). Et, de fait, Clément est arrivé au point de soutenir que Dieu aurait donné la philosophie aux Grecs « *comme un Testament qui leur soit propre* » (*Strom.* 6, 8, 67, 1). Pour lui, la tradition philosophique grecque, presque de pair avec la Loi pour les Hébreux, est un milieu de révélation ; les deux sont des ruisseaux qui finalement vont au Logos même. De cette façon, Clément continue à marquer clairement le chemin à qui entend « *rendre raison* » de sa foi en Jésus. Il peut servir d'exemple aux chrétiens, aux catéchètes et aux théologiens de notre temps, auxquels Jean-Paul II, dans la même Encyclique, recommandait de « *retrouver et mettre en valeur dans toute la mesure du possible la dimension métaphysique de la vérité, afin d'entrer dans un dialogue critique et exigeant avec la pensée philosophique contemporaine* ».

Nous concluons en faisant nôtre un passage de la célèbre « *prière au Christ Logos* » par laquelle Clément termine son *Pédagogue*. Il supplie ainsi : « *Montre-toi propice à tes fils (...) Accorde-nous de vivre dans ta paix, d'être transférés dans ta ville, de traverser les flots du péché sans y être submergés, d'être transportés au calme auprès de l'Esprit Saint et de la Sagesse ineffable ; nous, qui de nuit et de jour, jusqu'au dernier jour, chantons un chant d'action de grâce à l'unique Père (...) au Fils pédagogue et maître, avec l'Esprit Saint. Amen* » (*Péd.*3, 12, 101).

*

PAUL DE TARSE LE GÉNIAL USURPATEUR

VI – Conclusion : Mythe ou Connaissance ?

À ce jour, ce qui est image, conte, rêve n'a jamais eu bonne presse au sein des Églises chrétiennes qui ont tenu à se démarquer des mythes païens. Certes, si l'on s'en tient à la définition du dictionnaire, le mythe, c'est la fiction, la légende, la fable. Un Rudolf Bultmann a pu nous dire un temps qu'il fallait "*démythologiser*". Or, les temps ont bien changé depuis l'apport récent des sciences humaines. Comme divers auteurs l'ont souligné : Jung, Bachelard, Éliade..., la pensée symbolique n'est plus le domaine exclusif de l'homme primitif, elle est une réalité consubstantielle de l'être humain. Les images, les symboles, les mythes répondent à une nécessité et remplissent une fonction : mettre à nu les plus secrètes modalités de l'être. Son objet est de dire ou de redire les interrogations essentielles et éternelles, liées à la condition humaine et l'"*homo sapiens*" a pu espérer et survivre à cause de cette "*rêverie*" continue par laquelle se transmet l'héritage mythique. "*Le mythe est le rêve de l'humanité, le rêve est le mythe de l'homme*", nous dit Joseph Campbell dans "*La puissance du mythe*".

Paul comme forger de mythes

Émile Gillibert, notre premier critique à propos de Paul, souligne dans "*Jésus et la Gnose*" (ou **Connaissance**) l'**apport du mythe** mais nous invite à une discrimination parmi les enseignements, entre ceux qui se dégagent des mythes et ceux qui proviennent des grands enseignements et qui transcendent les religions sous forme de dits (*logia*), aphorismes et sentences. Si les deux formes d'enseignement ont pour but de nous montrer d'où nous venons, qui nous sommes

et où nous allons, en un mot, de viser notre libération, le chemin pour y parvenir n'est pas identique.

Les grands enseignements, qui sont de tous les temps et de tous les univers, comme les dits (*logia*) de Jésus dans l'*Évangile de Thomas*, les aphorismes du Tao, l'Advaita dans les Upanishads, certains sūtras du Bouddhisme, constituent une voie directe. Tout y est ordonné vers une réalisation individuelle "*hic et nunc*" (ici et maintenant), une invitation à faire le deux UN. Comme cette voie ne préoccupe qu'un petit nombre et que tous les êtres ne sont pas également doués pour l'intériorisation et la réflexion, il existe d'autres moyens d'approche de la vérité avec les mythes comme ceux de la Création, de la Chute et du Salut. Chez ceux-ci, l'exotérisme remplace l'ésotérisme aussi longtemps qu'ils sont sous l'emprise de l'imaginaire et du mental, ce qui veut dire qu'il peut y avoir ouverture et passage du second plan au premier avec un enseignement approprié.

Alors que les grands enseignements transcendent et le temps et l'espace, **les mythes dans la mesure où ils plongent leurs racines dans l'âme d'un peuple, en reçoivent une coloration particulière et sont sujets au vieillissement** avec les changements de mentalités au cours des âges. **Le mythe biblique** sera de ceux qui répondront le moins à notre nostalgie de l'UN, car il se verra tronqué au départ **en étant inscrit dans l'histoire**. Que peut bien tirer en effet un croyant de tous ces événements émaillés de racisme et parcourus par ce besoin pervers de domination ? Quel profit peut-il tirer des interdits religieux, sexuels, alimentaires, éthiques... d'un Moïse ? Qui peut être édifié à la lecture de la conquête par les Hébreux du pays de Canaan ? On comprend que Jésus se soit désolidarisé d'un mythe et d'une histoire pareils !

Paul va se raccorder à ce mythe puissant d'Israël de la sortie d'Égypte et de l'entrée dans la Terre promise, en présentant un Messie qui vient avaliser ce mythe et réaliser ses prophéties. Bien mieux, il le couronnera en le signant de son sang rédempteur et en l'authentifiant avec la Résurrection, gage de notre propre résurrection et gage aussi de son retour imminent.

Le dessein est grandiose qui non seulement s'inscrit dans l'histoire mais la fonde, une histoire unique qui a un commencement, un développement et s'achève vers une fin. Mais cette histoire est-elle aussi sécurisante que le laissent croire les apparences ? se demande l'auteur. Ce Christ, Dieu à l'égal du Père, donné comme modèle au chrétien, a épousé notre condition charnelle et voici qu'on nous le présente comme étant sans péché, étranger à nos désirs, nos pulsions, nos appétits, nos peurs, ce qui signifie qu'il n'a connu que partiellement notre condition humaine. Il est né sans faute originelle, il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit d'une Mère vierge, échappant à toute concupiscence. À nous de nous rapprocher de ces images parfaites et d'être ces anges à l'abri de notre propension

à la jouissance, de nos appétits et pulsions diverses. La vraie perfection, c'est dans la libération de toutes ces sollicitations mortifères. Elle n'est pas seulement crucifixion personnelle par amour pour un Dieu qui a donné son Fils mort sur une croix en vue de notre salut, mais aussi élan vers le prochain qu'il faut servir. Et Émile GILLABERT de se demander combien peuvent se maintenir et marcher sur cette ligne de crête escarpée. Devant l'amour infini, y manquer devient offense, d'où le redoublement d'amour, une mortification accrue et des expiations sans fin pour aboutir à des humiliations et à une abjection de soi. La pénitence permet bien de compenser mais si peu et il est triste d'avoir à recourir à cet expédient qui atténue la culpabilité sans l'enlever. On peut essayer d'oublier un passé pesant, on peut même y arriver, du moins, le croit-on. L'image qu'on se fait de soi-même ne parviendra jamais à coïncider avec l'image rêvée, idéale. Aussi, les plus généreux et les plus lucides, qui se sont engagés dans cette voie, s'interrogeront sur un chantage possible et sur un abus de confiance par excellence. La récompense promise, la vie éternelle à venir contre le sacrifice de la vie présente ne serait-elle pas une duperie ? Et finalement, une énergie vitale, détournée de ses fins pour servir soi-disant à des fins de perfection, d'édification, d'apostolat et autres, ne serait-elle pas une mutilation qui empêcherait la réalisation plénière de l'homme et de la femme ?

Un tel angélisme et moralisme chrétiens chez Paul entretiennent la division et la confusion mentales, ce qui, en exaspérant un dualisme, s'oppose à l'unification des contraires, si familière à l'Extrême-Orient (Inde, Chine ou Japon), conclut Émile GILLABERT.

Ainsi, **les messages respectifs de Jésus et de Paul divergent essentiellement**. En confrontant l'enseignement de Jésus, tel qu'il ressort de ses paroles, spécialement ses "*dits*" (*logia*) avec celui des grandes écoles initiatiques de l'Hindouisme, du Tch'an et du Soufisme, nous apprendrons ce que Jésus demande réellement. Cette confrontation, en offrant de ce fait une garantie d'authenticité évidente par ses constantes et sa portée universelles, mettra en relief ses paroles originelles contenues dans cette œuvre majeure qu'est l'*Évangile de Thomas*, une découverte prodigieuse de la fin du XX^e siècle qui a échappé aux manipulations tardives des Évangiles.

Jésus n'est pour rien dans cette image idéale qui nous est présentée par Paul. Une nouvelle vision nous est donnée où Jésus nous apparaît avec un visage à la fois transcendant et familier comme maître de sagesse. Pas un Dieu, non ! Un homme simple au langage direct. Sa mère "*charnelle*" est une femme comme les autres : pourquoi serait-elle "*bénie entre toutes*" ? Et "*l'enfant divin*" qui naîtra de son sein, n'a que faire d'une naissance miraculeuse ! Jésus ne se présente pas non plus comme l'héritier d'une prestigieuse généalogie hébraïque, échappant à tout conditionnement. Il demande simplement qu'on le juge sur "*les choses qu'il dit*".

Il mène la vie de tout le monde, il se dispense de toute ascèse et de tout tabou. Il a quelques disciples et aussi des amis intimes comme Salomé et Marie Madeleine. Toutefois, cet homme simple possède la connaissance ou gnose qui libère.

Quelle est-elle ? Pour s'ouvrir à cette connaissance, qui n'a rien à voir avec un gnosticisme dégénéré, il faut avoir au fond de soi-même la nostalgie de son être essentiel. Lorsque le chercheur se rend compte que son « moi » en tant qu'entité séparée, est illusoire et que tout ce qu'il croit avoir en propre n'est pas à lui, alors, il se tourne vers son origine, sa source que Jésus appelle tantôt "Père" : "*Le Père et moi nous sommes un*" (Jn 10/30), tantôt le "Tout" : "*Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi*" (log. 77) et le chercheur découvre que son identité se confond avec celle de l'Être Suprême. Passer du néant à la dignité royale - ô merveille - c'est entrer en possession du Royaume ou plus exactement, être investi par lui. Cette faveur, Jésus la veut pour tous : "*Je dispose pour vous du Royaume comme mon Père en a disposé pour moi*" (Lc. 22/25).

Ce thème du Royaume, au centre de tout son enseignement, Jésus en parle sans cesse : "*Le Royaume est à l'intérieur de vous et il est à l'extérieur de vous*" (log. 3). La tentation peut être grande de le projeter dans le devenir : "*Quel jour te manifesteras-tu à nous et quel jour te verrons-nous ?*" lui demandent ses disciples. "*Ce n'est pas en le guettant qu'on le verra... mais le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas*" (log. 113). Aux disciples qui évoquent l'enseignement des prophètes, Jésus leur reproche de parler des morts et de négliger Celui qui est vivant devant eux (log. 52). Jésus ne veut pas que son autorité de Maître découle de prodiges et de miracles, y voyant un empêchement à l'accès de la connaissance libératrice : "*Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?*" (log. 43). Celui qui se nourrit du pain de sa parole et s'abreuve à la coupe de son enseignement peut-il rêver meilleure intimité ? Quel sens pourrait revêtir à ses yeux une communion en mémoire du sacrifice sanglant d'un Dieu rédempteur alors que Jésus n'a jamais envisagé la nécessité de sa mort pour opérer le salut des hommes pécheurs. Si pour Paul la Résurrection du Christ est le fondement de la foi et la résurrection des morts, qui lui est liée, surviendra à la fin des temps, pour Jésus, l'éveil ou la résurrection a lieu en cette vie avec la prise de conscience de notre origine éternelle : "*Les vivants ne mourront pas*" (log. 11) et "*Je suis la résurrection et la vie*" (Jn 11/.25). Cette connaissance d'éveillé, Jésus la partage avec ses amis, non pour leur imposer une doctrine : "*mon autorité est douce*" (log. 90), non pour leur promettre un salut, ce qui dépend uniquement de leur maître intérieur : "*Au temps où vous étiez UN, vous avez fait le deux mais alors étant deux, que ferez-vous ?*" (log. 11).

Jésus prend soin de nous prévenir que cette prise conscience est ardue, lente et progressive, à l'image du grain de sénevé qui, avant de devenir un arbre où les

oiseaux viennent s'abriter, est la plus petite de toutes les graines (log. 20) ou à l'image du levain dont une infime quantité fait lever la pâte (log. 26).

Le Royaume est à vivre dans l'instant, comme les enfants (log. 37) et à ceux qui leur ressemblent, dans la spontanéité.

Le Royaume est aussi à ceux qui sont dépossédés, il est aux déshérités de toutes sortes, aux prostituées, aux aveugles, aux lépreux, aux malades. Malgré l'enseignement d'un Maître hors du commun, ses disciples en majorité sont stupéfaits, ils n'arrivent pas à dépasser ces contradictions, pas plus du reste que ne réussirent à le faire les évangélistes et autres commentateurs.

Avec cette confusion qui a été soigneusement entretenue entre la doctrine paulinienne du Christ et le vrai message de Jésus, le monde d'aujourd'hui se trouve toujours emprisonné dans l'imposant édifice paulinien et en état de crise plus prononcé. À quand la délivrance du vrai visage de Jésus ? À propos de la théorie paulinienne échafaudée après la vision de Damas, Gérard MESSADIÉ fait cet aveu : *"Je confesse que je ne peux me résoudre à croire que Dieu ait lié pendant des siècles le destin de l'humanité à un épisode aussi absurde"*.

"C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre" (Mt. 12/33) dira de son côté Émile GILLABERT et en ajoutant : mais *"on ne cueille pas les raisins sur les épines et l'on ne récolte pas les figues sur les chardons"* (log. 45).

Ces deux paroles de Jésus embrassent à la fois l'homme que nous avons examiné dans une première partie et son œuvre dans une deuxième. En raison de la physionomie extrêmement mouvante et parlante de l'homme, de ses réactions et de son cheminement, il devenait impensable qu'on pût cueillir *"les raisins sur les épines"* et récolter *"les figues sur les chardons"*.

Autrement dit, l'espoir de trouver chez Paul un enseignement conduisant à la Réalisation intemporelle s'évanouissait à tout jamais.

François Gohard
Caluire, le 22 Mars 2002

*

COMPARAISON DU DRAME DE LA PASSION ENTRE

JÉSUS

Il fut la proie d'un complot organisé par les grands prêtres et les anciens des Juifs, afin de l'arrêter par ruse.

Il meurt crucifié, d'après la version chrétienne.

Délaissé par ses disciples, seules des femmes au nom égyptien de Marie et de saintes femmes se tiennent à distance.

Cloué à la croix, il émet un cri et il rend l'âme.

Quand Jésus rend l'âme, la foule, terrassée de douleur, se frappe la poitrine.

Jésus fut mis dans un cercueil à la façon égyptienne.

Le deuxième jour, Jésus descend enfers, séjour des morts.

Le troisième jour, Jésus ressuscite d'entre les morts et apparaît aux deux Marie, ces femmes au nom égyptien.

Jésus monte au ciel et s'assied en gloire sur le trône de Dieu.

OSIRIS

Il fut attaqué par Seth et ses partisans, également par ruse et il fut ligoté.

Il meurt, noyé dans le Nil.

Isis et Nephthys, ces autres égyptiennes et ses sœurs regardent à distance la passion d'Osiris.

Tout comme Osiris.

Ainsi firent les Égyptiens à la mort d'Osiris.

Comme Osiris le fut également.

Ainsi Osiris, qui devint le dieu des Morts, présidant au jugement dernier.

Semblablement Osiris, qui ressuscite face à Isis et à Nephthys, ces deux autres femmes égyptiennes

Pareillement à Osiris, qui s'assied en gloire sur le trône de Râ-Atum.

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

LA VOIX

Enfant, je m'étonnais de voir les hommes courir puis je me suis mis à courir avec eux. Il paraît même que j'étais doué pour la course. Plus ils couraient, plus ils avaient envie de courir. Même lorsqu'ils reprenaient leur souffle, ils continuaient de courir dans leur tête. Même lorsqu'ils dormaient, ils rêvaient de courir.

Lorsque je leur demandais où ils allaient, les réponses ne variaient pas ;
c'était ou bien à la maison
ou bien au travail
très rarement à la fête

Continuant à faire comme les grandes personnes, mon corps me dit un jour :
« Je souffre » « Je souffre d'avoir toujours à courir ». Tout d'abord, je ne l'ai pas pris au sérieux tant je le croyais infatigable.

Cependant ses plaintes devenant de plus en plus fréquentes, je commençais à paniquer. Une voix qui montait des profondeurs disait que j'étais un tyran de soumettre mon corps à un tel régime. Dans ses reproches de plus en plus insistants, il y avait de la compassion. Mais tandis que les reproches me visaient directement, la compassion s'exerçait envers mon corps. La situation devenait intenable et le divorce paraissait inévitable, d'autant que celui que je continuais d'appeler « mon » corps avait une qualité d'écoute envers la voix qui commençait à m'agacer sérieusement, alors que sa résistance passive à mes injonctions allait croissant.

Toujours très douce, la voix se faisait plus insistante, plus persuasive. Sans être hautaine, elle semblait me tenir pour moins que rien alors que son attention au corps paraissait faire de celui-ci un partenaire de choix. Mes initiatives s'avéraient presque toujours malheureuses et mes soi-disant prérogatives fondaient comme neige au soleil. En dehors de ses réflexes coutumiers, ce corps me semblait de plus en plus pesant. Tout se passait en somme comme si, de guerre lasse, j'allais devoir abandonner le gouvernail. Mon pilotage devenait dangereux, je m'accusais de négligences, et me surprénais de nourrir des pensées suicidaires.

La voix était toujours égale à elle-même, sereine, persuasive, décidée et celui que j'appelais dorénavant « le corps » pour bien marquer mes distances montrait une attention toujours plus soutenue à la voix. Tout se passait au mieux

en dehors de mes interventions. Ce constat trop souvent renouvelé m'amenait à prendre la décision de renoncer à tenir la barre et de me contenter des menus travaux de la vie à bord. Tant d'épreuves m'avaient affecté en profondeur et je me demandais si une résolution aussi radicale prise en pleine détresse ne risquait pas d'aggraver mon cas.

Or, quelle ne fut pas ma surprise de constater que mes angoisses avaient disparu sur le champ. Je vivais l'instant présent avec l'insouciance d'un enfant. Ce corps fatigué qui renâclait à me suivre connaissait des jours nouveaux qui m'enchantaient. Au lieu de l'observer avec suspicion et crainte, je me sentais de plus en plus de connivence avec lui. En même temps qu'il était attentif à la voix, il l'était à lui-même. Il s'étirait, se prélassait, s'abandonnait. Ce qui autrefois m'eût apparu comme la pire des régressions devint une sorte d'état naturel. Lorsqu'il était à l'écoute, je l'étais en même temps que lui. En quittant mes projections, je me retrouvais de plein pied avec lui, mieux j'étais lui à part entière. La voix, je l'entendais désormais en même temps que lui. Nous étions à son service. Il s'était fatigué à me suivre ; or, en changeant d'employeur, il plongeait dans un bain de jouvence et moi, en renonçant à tenir la barre, je le rejoignais dans une complicité de tous les instants.

La voix continuait d'être douce et persuasive. Nous étions à son service non par devoir mais pour ainsi dire par dévotion. Elle s'entendait, se reconnaissait en nous. Les objets ne la sollicitaient plus ; elle les quittait pour savourer son essence à la source même de la perception, là où les sens, tournés vers leur origine, lui permettaient de se goûter à la fois par l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût, le toucher, de se vivre comme plénitude dans l'unité.

Émile
30.12.1988

*

La montagne verte est père des nuages blancs
Et les nuages blancs fils de la montagne verte.
Les nuages blancs tout le jour s'appuient
À la montagne verte qui toujours les ignore.
Dongshan Liangjie (807-869)

Extrait de : *Poèmes chan*, trad. J. Pimpaneau, Éd. Philippe Picquier, 2016

*

MIETTES DE GNOSE

Quelques perles de Gnose puisées par Michel chez Maître Eckhart

« Lorsque l'âme parvient à la lumière sans mélange, elle pénètre dans son néant de néant ». (sermon 1)

« La connaissance précède ». (sermon 3)

« Quoi que Dieu donne à un homme, c'est le meilleur ».

« L'être...je l'ai en commun avec toutes les créatures ».

« Toutes les créatures sont pur néant ». (sermon 4)

« Dieu ne peut pas donner peu de choses : ou bien il doit tout donner, ou bien ne pas donner du tout ». (sermon 5)

« Mon père selon la chair n'est pas à proprement parler mon père, mais seulement par une petite parcelle de sa nature, et je suis séparé de lui ; c'est pourquoi le Père céleste est véritablement mon père ».

« Le Père engendre sans cesse son Fils ».

« Dieu et moi sommes un. Par la connaissance, j'accueille Dieu en moi, par l'amour, je pénètre en Dieu ». (sermon 6)

« Toutes les créatures sont un seul être ». (sermon 8)

« Tout le temps que tu aimes un seul homme moins que toi-même, tu ne t'es vraiment jamais aimé toi-même. Toutes choses sont égales en Dieu et sont Dieu lui-même. Dieu éprouve tant de joie dans cette égalité, qu'il répand complètement sa nature et son être dans cette égalité en lui-même ».

« L'œil dans lequel je vois Dieu, est l'œil lui-même dans lequel il me voit ». (sermon 12)

« La fin suprême de l'être est la ténèbre, ou non-connaissance de la Déité

cachée qui rayonne la lumière ».

« En vérité, tu es le Dieu caché au fond de l'âme. Plus on te cherche, moins on te trouve. Tu dois le chercher de telle sorte que tu ne le trouves nulle part. Si tu ne le cherches pas, tu le trouves ». (sermon 15)

« Toutes les créatures sont trop infimes pour révéler Dieu : toutes ensemble sont néant comparées à lui ». (sermon 20b)

« Hors de Dieu, il n'est rien que le seul néant ».

« Dieu a une négation de la négation ; il est « Un » et nie toute autre chose, car rien n'est en dehors de Dieu ».

« Dieu est tout et est un ». (sermon 21)

« Il m'a éternellement engendré comme son Fils unique dans la même image de son éternelle paternité, afin que je sois père et engendre celui dont je suis engendré ». (sermon 22)

« Il est néant, il n'est ni ceci, ni cela. Si tu penses encore qu'il est quelque chose, il n'est pas cela ». (sermon 23)

« L'homme doit se déprendre de lui-même ; du fait qu'il se déprend de lui-même, il reçoit intérieurement le Christ, la sainteté et la béatitude, et il est très grand ». (sermon 24)

« Toutes les choses qui sont dans le temps, ont un pourquoi ». (sermon 26)

« Tout demeure l'Un qui jaillit en lui-même. Le mot « Je » n'appartient en propre à personne, sinon à Dieu seul dans son unité ». (sermon 28)

« Tout ce qui est créé ou créable est néant ». (sermon 29)

« Dieu crée maintenant cet univers entier, absolument. Là où le temps ne pénétra jamais, Dieu crée cet univers entier ». (sermon 30)

« Le temps ne peut avoir de contact avec Dieu ».

« Nul ne possède autant le monde en propre que celui qui a laissé complètement le monde ». (sermon 38)

« Si Dieu doit faire quelque chose en toi ou avec toi, tu dois auparavant être devenu néant. Retourne donc dans ton propre fond et là, agis, et les œuvres que tu opères, sont toujours vivantes ». (sermon 39)

« Là où prennent fin la connaissance et le désir, ce sont les ténèbres, et là brille Dieu ». (sermon 42)

« Où il existe une division vers l'extérieur, on ne trouve pas Dieu ». (sermon 43)

« S'il n'y avait ni temps ni espace, ni quoi que ce soit, tout serait un seul être ». (sermon 44).

« Telles qu'elles sont, toutes les créatures sont comme un néant : quand rayonne sur elles la lumière où elles prennent leur être, alors elles sont quelque chose ». (sermon 45)

« En Dieu, il n'est ni temps ni espace ». (sermon 47)

« Dieu contient mystérieusement toutes choses en lui-même, non pas ceci ou cela dans leur distinction, mais « un » dans l'unité ».

« Le bois et la pierre et l'os et tous les brins d'herbe ont été un dans la première origine ». (sermon 51)

« Seul est un homme pauvre, celui qui ne veut rien et ne désire rien. Est un homme pauvre, celui qui ne sait rien ».

« L'activité propre de l'homme est d'aimer et de connaître ».

« L'homme doit être quitte et dépris de Dieu ».

« Dieu n'est ni un être, ni doué d'intellect et il ne connaît ni ceci, ni cela ».

« Je prie Dieu qu'il me libère de « Dieu » car mon être essentiel est au-dessus de « Dieu » en tant que nous saisissons Dieu comme principe des créatures ».

« Je suis cause de moi-même selon mon être qui est éternel ».

« Je suis non-né et, selon mon mode non-né, je ne puis jamais mourir ».

« Que Dieu soit « Dieu », j'en suis une cause : si je n'étais pas, Dieu ne serait pas « Dieu ».

« Moi et Dieu, nous sommes un ».

« Je suis là un moteur immuable qui meut toutes choses ». (sermon 52)

« Toutes les créatures sont une parole de Dieu. Ma bouche exprime et révèle Dieu mais l'être de la pierre le fait aussi ».

« Plus nous nous élevons par notre connaissance, plus nous sommes un en Lui ». (sermon 53)

« Personne ne peut connaître Dieu s'il ne se connaît d'abord lui-même ». (sermon 54b)

« L'homme a « l'esprit de sagesse » quand il considère toutes choses comme un pur néant ». (sermon 59)

« Le Créateur cherche à ramener à lui toutes les créatures en leur première origine, c'est-à-dire le repos ».

« Dieu n'a pas besoin de jeûnes, de prières et de toutes les pénitences ». (sermon 60)

« Un homme frappe un autre à mort, il n'agit pas pour faire le mal ; il lui semble que, tout le temps que celui-là vivra, il n'obtiendra jamais la paix en lui-même ; c'est pourquoi il veut chercher son plaisir dans la paix, car la paix est délectable ». (sermon 63)

« La vie et l'être de Dieu sont dans une pierre ou dans un bois ». (sermon 66)

« Je ne prie jamais bien que quand je ne demande rien. L'être de l'âme, aussi bien que celui du corps, sont parfaits en Christ : un Dieu, un Fils ». (sermon 67)

« Vers Dieu, il n'est pas d'accès ». (sermon 60)

« L'âme est totalement dans chaque membre ».

« Dieu est un néant, et Dieu est un quelque chose. Ce qui est quelque chose, est aussi un néant. Ce que Dieu est, il l'est absolument ».

« Il vit Dieu en qui toutes les créatures sont néant. Il vit toutes les créatures comme un néant, car Dieu a en lui l'être de toutes les créatures ».

« Si je connais en Dieu toutes les créatures, je les connais comme néant ».

« Quand il vit le néant, il vit Dieu ». (sermon 71)

« Dieu est en toutes choses ». (sermon 77)

« L'ange est une lame tranchante, flamboyante de désir divin ». (sermon 78)

« L'homme est un instrument de Dieu ». (sermon 82)

« Dieu n'est pas bon »

« Il est un être suréminent et un néant superessentiel ». (sermon 83)

« Le Père énonça une parole, c'était son Fils. Dans cette parole, il énonça toute chose ». (sermon 84)

« Le corps ne peut pas opérer sans l'âme, ni l'âme sans le corps ». (sermon 85)

« Que l'homme se connaisse lui-même, c'est mieux que la connaissance de toutes les choses créées ». (sermon 90a)

« Les créatures ont de la division ». (sermon 91)

« Tout ce que nous connaissons dans l'extérieur, dans la division, ce n'est pas Dieu ».

« La toute première puissance qui jaillit à partir du fond le plus pur, est une connaissance nue ; quand elle arrive toute nue sur la place publique, aussitôt elle est habillée et enveloppée d'un voile ; c'est seulement lorsqu'elle est à l'intérieur, qu'elle se jette sur l'être pur et retire immédiatement le voile : c'est la vérité, elle connaît l'être vrai ». (sermon 94)

« Dieu est celui qui demeure insaisissable à toutes les créatures ».

« Tout ce que l'on peut dire n'est pas Dieu ». (sermon 95b)

« Celui qui connaît assez bien Dieu pour savoir qu'il est insaisissable par les créatures, connaît Dieu plus particulièrement. Et celui qui connaît simplement qu'on ne peut connaître Dieu, connaît Dieu plus parfaitement ». (sermon 97)

« Toutes choses sont comme néant devant Dieu ». (sermon 100)

« L'âme doit être totalement intérieure et une ». (sermon 101)

« Rassemble toutes tes puissances, tous tes sens, tout ton intellect et toute ta mémoire, et tourne-les vers le fond, à l'intérieur, là où se trouve caché ce trésor ».

« Si tu veux trouver ce trésor, il te faut entrer dans l'ignorance ».

« Dieu, il lui faut être actif. L'âme, il lui faut être passive. Dieu doit se connaître et s'aimer lui-même dans l'âme ».

« Si tu veux trouver en toi le Roi qui vient de naître, tu dois dépasser et laisser derrière toi tout ce que tu pourras trouver d'autre ». (sermon 102)

« Si tu dois connaître Dieu dans sa divinité, il faut que ton savoir parvienne à une pure ignorance et à l'oubli de toi-même et de toutes les créatures ».

« Tu ne pourras jamais faire mieux que de t'établir totalement dans l'obscurité et dans l'ignorance ».

« Cette obscurité, son nom n'est rien qu'une « pure réceptivité ». Ce n'est que dans cette pure réceptivité que tu dois être accompli. Il est profitable de ne dépendre et s'éprendre de rien que de cette obscurité ».

« Plus tu es désert de toi-même et ignorant de toutes choses, plus tu t'approches de Lui ».

« La véritable parole de l'éternité n'est prononcée que dans l'unité, lorsque l'homme s'est déserté lui-même et exilé de toute multiplicité ».

« Demeurer le plus tranquille et le plus longtemps, c'est ce qu'il y a de plus excellent pour toi ».

« Tu Lui est mille fois plus nécessaire qu'Il ne te l'est ». (sermon 103)

« L'âme est une simple forme du corps ».

« Jamais en cette vie, l'intellect ne touche le fond de la vérité surnaturelle ».

« Bien que la vérité demeure dans le fond, elle est voilée et cachée à l'intellect ».

« Sois à toi-même et à toutes choses, un désert ». (sermon 104a)

« L'intellect n'atteint jamais, dans cette vie, le fond de la vérité qui est Dieu ».

« La vérité est dans le fond mais elle est recouverte et cachée à l'intellect ».

« Délaisse-toi entièrement et laisse Dieu agir en toi ». (sermon 104b)

*

OUI, TOUT EST SIMPLE

Oui, tout est simple. Ce sont les hommes qui compliquent les choses... Une fois pourtant, dans un cloître baroque, à l'extrémité de la ville, la douceur de l'heure, les cloches qui tintaient lentement, des grappes de pigeons se détachant de la vieille tour, quelque chose aussi comme un parfum d'herbes et de néant fit naître en moi un silence tout peuplé de larmes qui me mit à deux doigts de la délivrance.

Albert Camus

L'Envers et l'Endroit (Gallimard, 1958)

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

AVEC ÉBLOUISSEMENT

Bonjour aux Métanoïa,

Jésus a eu deux disciples qui ont laissé des écrits d'exception. Le premier fut Thomas qui fut contemporain du maître et a recueilli ses paroles qui furent préservées des manipulations de la secte chrétienne pendant deux mille ans. Pendant ces deux mille ans, les hommes s'en sont donnés à cœur joie d'en faire une doctrine à leur sauce à des fins qui n'ont rien à voir avec la découverte de la Vie de l'Esprit, en emboîtant le pas sur les délires de Paul de Tarse le grand mythomane. C'est un petit épisode, une goutte d'eau dans l'aventure humaine inscrite dans le temps. Ailleurs sur la planète, des paroles du même cru ont eu un meilleur accueil et nous les connaissons...

Le second s'appelle Émile Gillabert, il nous est contemporain et nous est proche. Quelle chance ! Il est singulier que depuis soixante quinze années que l'*Évangile selon Thomas* est sorti de terre il ne se soit trouvé qu'un seul homme pour le reconnaître à sa vraie valeur et capable d'en tirer des commentaires qui soient du même niveau que le premier. C'est dire si la gnose est et demeure cachée. Devrait-il en être autrement ? Certainement pas. Qui a dit que les paroles cachées ne devraient pas le rester ? Les paroles de gnose ne se révèlent qu'à ceux qui ont des oreilles pour entendre et elles sont naturellement dénaturées par les autres qui s'en emparent. C'est en cela qu'elles sont cachées comme le dit le tout début de l'évangile. Pas de mission donc aujourd'hui comme toujours. Saisissons juste notre chance nous qui pouvons boire à la bouche du Vivant.

Le texte d'Émile : "*Je m'aliène pour le bonheur de me retrouver*", publié dans les derniers cahiers et datant de 1982 est aussi exceptionnel que l'*Évangile selon Thomas*. Émile s'y exprime étant identifié au Père. Émile a bu à la bouche de Jésus par l'entremise de l'*Évangile selon Thomas* et en a reçu les fruits. La puissance, la portée et la profondeur de ce texte sont exceptionnelles. N'étant pas

érudit je ne peux l'affirmer mais il me semble bien que la cosmogonie révélée dans ce texte n'a nullement de précédent. Dans un de ses livres, Émile se demande si les temps sont bien venus pour la reconnaissance de la Gnose par les hommes d'aujourd'hui et en se posant la question il manifeste ses doutes. Il semble bien clair qu'un tel texte ne saurait être compris maintenant. Il le sera certainement plus tard quand les fondations d'argile du système de pensée actuel se seront effondrées. Mais ne nous occupons pas de l'avenir, nous blasphémerions contre l'esprit pur qui ne se révèle qu'au présent. Et nous disposons là, maintenant, des vrais paroles de Jésus le Vivant ayant échappé aux griffes de l'ignorance et du travail éclairé de révision de l'histoire religieuse bi-millénaire effectué par celui qui a, en parallèle à ce travail salutaire, mis en pratique et atteint le but proposé. Soyons certains que ce texte comme les autres écrits d'Émile sont d'ores et déjà parmi les perles du courant invisible, minuscule mais intarissable de la non dualité, courant inaliénable qui permet à l'Absolu, de tout temps, de couronner son Œuvre par la reconnaissance de Lui même par Lui-même.

Avec éblouissement

Christian

*

Je ne peux vous donner qu'un unique conseil :
coupez les soucis, oubliez le karma.
Les paroles habiles n'y parviennent jamais.
Usez de votre cœur afin de le transmettre.

Wang Fanzhi (590-660)

**Extrait de : *Poèmes chan*, traduction de Jacques Pimpaneau,
Éditions Philippe Picquier, 2016**

*

LA GRAINE SE DONNE TOTALEMENT...

Le mariage du fond et de la forme longtemps ajourné par une quête déchirante et un manque de confiance congénital est enfin célébré par l'épanouissement de ma prose rustique.

L'Esprit par l'esprit attend son heure dans le tourment et la ferveur pourtant paisibles, tyran capricieux jusqu'à ce qu'il prenne forme audible, apaisant la maman.

Nous sommes portés dans/par l'unité et aussi nous la portons, nul étranger dans l'aventure sinon Moi, l'ego a de quoi tenir...!

La graine se donne totalement pour donner un bon fruit. Le cep de vigne arraché, et ses racines, le Père et le Fils au pied de la croix, pour la photo. Dans quel évangile Jésus s'émerveille-t-il de constater que c'est bien le même qui a semé et qui moissonne ? L'Esprit règne comme le vent, intraitable sur son origine, sur sa nature.

Nous avons parlé d'ascèse dans le cahier 107 pour en préciser les limites et l'ambiguïté à juste titre mais, pas de sacrifice pas de croix. Des grands mots ambigus également qui sont pourtant au cœur de notre démarche, nous nommons et mangeons ce qui est mort au plus intime au plus intègre. On dit aussi devenir petit, mourir à soi-même, et aussi donner sa vie pour ses amis. La voie du bodhisattva n'est-elle pas la plus proche de cet abandon dynamique ?

C'est dans le vif du sujet, le vécu, l'existence donnée que s'opère le transfert de compétence . L'Un est ventre maternel et le mort semence.

Tout l'homme est présent d'emblée, au cri, à la lettre tracée et au silence du vivant. Les mots caressent l'insondable de la pierre.
Le silence épuise les mots.

L'embrouille du soi provient de ce qu'il n'y a pas de silence sans oreille, pas d'éternel sans sa réalisation. L'Absolu se porte à la place du monde dans/par l'initié et c'est seulement là qu'au bout du compte (et du conte) le monde et son « absence » sont confondus. Le monde qui occulte la lumière et celui qui est occulté par elle sont les mêmes !... quoique, le regard (la vision) qui fabrique le monde entre en mutation dans/par la lumière noire.

Cet oubli (mise entre parenthèse du monde) du monde, cette distance sans mesure vient par ce que je ne peux oublier, par le plus présent à moi-même que moi-même.

L'au-delà (l'en-deça) du sens n'est pas négation du bon sens, il m'arrive d'écrire l'Un, in (comme indicible, insaisissable) et aussi l'Autre sans même d'identité, mais je dépasse ainsi les limites du bon sens qui garde toute sa valeur. La liberté vient de ce que le sens n'est pas seulement opposé à la folie (organisation du chaos) mais aussi cri, poème.

L'absence d'identité est l'identité suprême, les mots outrepassent ici leur fonction.

Indistincts dans/par l'Un comme le Père et le Fils, l'ange et le prophète se distinguent par leur chant, leur travail ; poétique pour l'un, rationnel pour l'autre, le prophète appelle chat un chat et articule le plus loyalement du monde les contraires. Le prophète réclame la part de la raison (le jeu). Émile distinguait fermement et radicalement se dire (enjeu) et parler de lui (jeu).

La (Ma) réalisation est plus forte que les références de la tradition, précieuses références en garde-fou et aussi peut être précieuse reconnaissance d'une transmission, mais lettres mortes si elles ne sont pas vivifiées (actualisées) au plus intime au plus intègre, qu'entendons-nous par « manger ce qui est mort » ? Le mystère de la gnose opère dans le savoir-vivre, le savoir-mourir, son message est le messager, toutes ses facultés en éveil.

Ainsi l'imaginaire même n'est pas hors jeu, au Fils le pouvoir d'interpréter les lignes de force de/dans la manifestation signe de l'Esprit qui l'anime. Discret ou éclatant le destin de l'éveillé est signe de la nature du Vivant réalisé.

Ainsi la passion de Jésus, l'aventure des jumeaux, la trahison du secret semblent réglées de main de maître jusque dans tous les détails : le flou artistique, les contre-feux et autres rideaux de fumée jusqu'au tombeau vide.

Jésus distingue l'Esprit de son principe créateur (le Père), le retour au sans forme par le Fils font de ces trois-là le cœur de la graine.

La discrétion de la révélation impose le trouble des religions. La puissance à l'œuvre a pourtant réussi à établir une origine à des temps historiques ($t = 0$) pour ce non événement médiatique. Il semble également qu'un infime mouvement du kaléidoscope divin (l'apparition de l'évangile de Thomas) puisse changer la donne.

La prospective (?) n'est a priori pas notre lot mais rien ne semble plus

devoir/pouvoir être rejeté, le retour à l'Un n'est pas seulement passivité, le Fils de l'homme n'est plus « parasite » de la manifestation il se reconnaît chef d'œuvre du Père, le Vivant.

L'attention se focalise en lisière du monde, toujours sur le retour, retour à l'Un, retour au créé, jamais quittés ni l'un ni l'autre, indistincts en essence, un par l'Un. La brûlure du mort apaisée dans le ventre sans ailleurs, trou noir et jaillissement, mouvement et repos indistincts.

Du Saut de la connaissance, vertige et fruit mûr, dépend la réalisation du Tout Autre.

Dans/par le mystère de la pure conscience, d'une simplicité qui n'existe pas, la personne est personne et réciproquement. La réalité absolue, ultime, n'a aucune réalité ! (il va falloir que j'arrête ! Émile disait parfois « je pédale dans le yaourt ! ») C'est par la mort du deux qu'elle se connaît c'est également en animant le deux apparent qu'elle se dit enjeu et invente le jeu.

L'ange est peut-être retour à l'Un, le prophète retour au créé. Il est plus sûr de laisser la parole à l'ange :

 pierre à feu

 Les autres sont mortels
 tous les autres
 Je n'existe pas

 je n'existe pas

 la caméra s'égare
 et se consume
 dans les braises
 éteintes

 Louis Marie

 (21/06/17)

 *

CONTE

CAFÉ A L'ARSENIC

Il était une fois un travailleur qui détestait le café. Sa femme n'en savait rien. En effet il n'avait jamais osé le lui dire. Elle-même était folle de ce breuvage. Son plus grand plaisir était de préparer un thermos plein de café qu'elle ajoutait dans la boîte à déjeuner que son mari emportait chaque matin.

Il amenait toujours sa boîte et le thermos au travail, et les ramenait l'après-midi à la maison sans avoir touché au thermos. Étant aussi frugal qu'économe, sachant que sa femme aimait le café autant que lui le détestait, il versait le contenu du thermos dans la cafetière pendant que sa femme avait le dos tourné. Il s'excusait le soir au motif que le café l'empêchait de dormir.

Une nuit sa femme rêva que son mari la trompait. Ce rêve revint la nuit suivante. Bien qu'en colère, elle n'en fit rien paraître. Une semaine après environ, elle fit une nouvelle fois le même rêve ce qui la rendit folle de jalousie et d'angoisse.

« C'est vrai, » se dit-elle. « Ce doit être vrai. Le salaud m'est infidèle ! » Sûre de son fait, elle décida de se venger. Ce qu'elle fit en versant le matin quelques gouttes d'arsenic dans le thermos de son mari. Mais ce fut elle qui mourut empoisonnée.

Soupçonné, son mari fut finalement acquitté aux assises. Au moment de rendre sa sentence, le juge déclara : « C'est toujours la même chose. Ceux qui croient au rêve s'assassinent eux-mêmes. »

Extrait de :
William Samuel *The Awareness of Self-Discovery*
Butterfly Publishing House, Ojai, California, U.S.A., 2012

COURRIER DES LECTEURS

Cher Yves,

Le Pape Benoît XVI rejette catégoriquement tout ce qui a trait au mysticisme, donc à la Gnose, dans le Chapitre 2 de son TRUTH AND TOLERANCE, dans lequel il utilise l'astuce de traiter le mysticisme tel que le pense S. Radhakrishnan. Il ne fait aucune allusion aux grands mystiques chrétiens, et surtout pas un mot aux textes des évangiles de Nag Hammadi.

Le lien qu'il fait entre la Raison post-Socratique et la Foi va à l'encontre de toute forme de Gnose, qui exige dans les traditions orientales une anthropologie fondée sur la doctrine du système Sankhya. J'aurais aimé demander à Jacques Vigne pourquoi les Indiens ont mis la psychologie au centre de leur culture, déjà pendant des siècles avant Gautama Bouddha, alors que les Occidentaux inventent leur psychologie au XX^e siècle, surtout avec Freud. Heidegger a raison de dire que l'Occident s'est fourvoyé en adoptant la raison socratique comme fondement de sa tradition philosophique (et théologique, j'ajouterais), au lieu de s'inaugurer par une association avec les Pré-Socratiques. Ce fut une erreur de privilégier la pensée discursive au lieu de la pensée réflexive. Cette tardive réflexion de Heidegger a échappé à l'attention du Pape. D'ailleurs il persiste à mettre au centre de sa préoccupation théologique le dualisme entre l'orant et Dieu, en ne se rendant pas compte que "son" Dieu n'est en aucune façon universel, il est culturel. Le Dieu du Pape, comme la mule, selon Alphonse, demeure à Avignon ou à Rome, mais pas à Varanasi, ou au Pakistan, ou à Jérusalem. Il est tout de même curieux que Nietzsche n'ait eu presque aucune influence sur la philosophie en Occident. Pourtant il a bien compris que toute l'aventure philosophique de l'Inde se déroule, non pas dans l'espace euclidien et le temps historique, mais dans l'espace psychique et dans le temps psychique. Ce fut à partir de cette découverte qu'il a rejeté toute la tradition philosophique de l'Europe fondée sur la Raison. Dans son TEMA DE NUESTRO TIEMPO Ortega y Gasset reprend cet argument Nietzscheen en insistant sur le parcours de la Philosophie se terminant avec Kant qui établit une fois pour toutes la limite de la Raison. Or j'ose dire que ce mariage de la Raison et l'identification avec Dieu, selon le Pape, est une bonne petite mule. Mais ce n'est pas de la Gnose. Et je ne peux dire s'il y fait une grave entorse à la pensée de Clément. D'ailleurs que veut dire : identification, union avec Dieu, avec un Dieu qui n'est pas. Ou qui est comme un être, là-bas, donc comme un objet physique et comme un ob-jet (le

mot allemand le dit mieux - *gegen-stand*, une chose jetée en face de soi contre laquelle on bute) de la pensée. L'Inde a trouvé, et a donné à l'Humanité, la solution avec un "Dieu" mythique, non-historique, qui cesse d'exister dans le "*nirvikalpa samadhi*", dont le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Jaïnisme ont enfanté tant de variations.

Je me pose la question : pourquoi les Allemands (avec Nietzsche, Schopenhauer, Hegel, par exemple) se sont penchés sur les philosophies de l'Inde ? Est-ce parce que les Allemands ne régnaient pas sur la moindre parcelle du territoire de l'Inde ou de l'Asie ? Comment alors expliquer cette indifférence de l'élite française envers le Bouddhisme du Cambodge, du Vietnam ? À la Sorbonne je voyais l'Institut de la Civilisation Indienne, avec ses vieilles filles "indianistes", comme un morceau de Terre Morte.

Je continue à faire confiance en l'Inde, plus à cause de ses fêtes, que de ses politiciens. Parce que les fêtes en Inde sont liées à la Nature, non à l'Histoire. Elles nourrissent cette sensibilité qu'exprime le *mahāvākya* : Tout est Brahman. A la fin, le Curé de Campagne, en mourant, dit : *Tout est grâce*. Ça vaut mieux que les élucubrations du Pape à propos de feu le Père Clément !

Dad Prithipaul, (06/04/17)

*

La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ...

« Qu'est-ce que cela fait ? Tout est grâce. »

Bernanos, *Journal d'un curé de campagne, Œuvres romanesques complètes II, La Pléiade/Gallimard, p. 423 ; 424.*

Sans doute, c'est une grande grâce de recevoir les sacrements, mais, quand le bon Dieu ne le permet pas, c'est bien quand même... Tout est grâce.

Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Novissima verba*, p. 28

*

BIBLIOGRAPHIE

À PROPOS DU DERNIER LIVRE DE FRANCOIS CHENG

À l'instant, c'est comme en réponse à un appel d'air que j'entreprends de m'exprimer sur le très bel ouvrage auquel François Cheng a donné le titre « *De l'Âme* ».

En réponse à cet appel et, d'emblée, en résonance – pour reprendre son propre terme, mais en me gardant de le paraphraser ! – avec le sujet de son livre et tout ce qu'il recouvre.

Car il s'agit bien d'un tout dans lequel, par la définition de l'âme, chaque lecteur est invité à se trouver... ou se retrouver.

À s'inscrire dans un ensemble auquel, a priori, il appartient de façon parcellaire alors que, parfois, une intuition l'informe du contraire et suscite ce questionnement : serais-je ce tout et ce tout serait-il moi ? Moi dont aurait procédé l'avènement de la matière, de la vie puis de la conscience et de la connaissance profonde de moi-même.

Connaissance de l'âme.

L'âme dont participerait cette intuition ? Intuition et âme indissociables dans la trame de l'histoire empirique de chaque individu et du lieu où elle s'accomplit ?

Telle est la question. Mais importe-t-il d'y répondre, ne serait-ce que par la raison philosophique ?

Nouvelle question !

Abyme !

Seule échappée possible : le poème, qui se permet tout ! Mais attention, sans tricher. Condition indispensable à sa vérité profonde : soi-même.

Soi-même selon sa vraie nature, qui est celle du poète – dans son acception la plus large : celui qui crée par tous les moyens et en tous domaines – cette nature

véritable qui se distingue au quotidien de ce que l'être humain représente en surface aux yeux de l'autre, de ce qu'il veut posséder sans partage, de ce qu'est pour lui le simple savoir en regard de la connaissance, de ce qu'il estime lui être dû, le plus largement possible, au détriment de l'essentiel. De ce qui l'empêche de percevoir l'ineffable.

Cet ineffable qui, dès lors, lui échappe et lui pose la question de l'âme, signalant en lui une désunion profonde.

Mais de quoi suis-je séparé ?

D'une universalité sans fin, cher ami ; de toi-même.

De l'âme.

De l'âme, naît à l'instant ce que j'écris.

Comme on imagine, représente, façonne, modèle, sculpte, peint, projette, compose, fait chanter, fait danser...

Et qui fait que je ne me sens pas plus distinct de la matière qui forme la mer, le ciel, la terre et la lumière, que de moi-même.

Et à quoi je dois une ivresse immédiate !

Telle est la réalité non fractale de l'âme.

C'est en cela que je me reconnais totalement.

Dès lors, est-il nécessaire d'aller plus loin dans la création ?

Oui, parce que c'est ainsi que l'amour répond à l'amour, la beauté à la beauté.

Et c'est ainsi que l'âme répond à l'Âme.

Jacques

*

NISARGADATTA MAHARAJ
ÊTRE RIEN, C'EST ÊTRE TOUT
La quintessence de son enseignement
Propos recueillis par Mohan Gaitonde
Traduit de l'anglais par Karina Bharucha
Dervy 2015

*

Notre sens d'être est sans corps. Il se nomme *Brahman*. Sans que vous le sachiez, le chant "*Je suis Brahman*" se répète en vous. Celui qui reconnaît sa vraie identité comme *Brahman* est vénéré par des aspirants spirituels.

Ce *Brahman* ou Dieu est votre véritable forme. Cette identité n'a pas de mort. Vous avez peur de la mort à cause de votre identité corporelle. Si vous développez votre foi comme on vous l'indique maintenant, vous ne ferez jamais l'expérience de la mort. Alors vous ne ressentirez plus le besoin d'interroger quiconque au sujet de la spiritualité. Au contraire, des gens en quête de la Vérité vous rendront visite. (p. 29)

Mes paroles sont difficiles à comprendre et encore plus difficiles à accepter. (p. 69)

*Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles
ne goûtera pas de la mort.*

(log. 1)

Ne pas perdre de vue votre véritable identité, c'est la méditation. Votre identité corporelle ne devrait occuper aucune place dans votre foi. Quand vous reconnaîtrez votre conscience comme le dieu de tous les dieux, vous vous trouverez aussi infini et illimité. (p. 29)

*Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus,
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le Vivant.*

(log. 3)

Votre conscience est la preuve que Dieu est. Sans vous, qui est là pour reconnaître Sa grandeur ? N'oubliez pas ce fait. Celui qui connaît la conscience n'a pas peur de la mort. Il lâche son corps dans un état de félicité... (p. 29)

Vous n'êtes pas limité à votre corps ; vous êtes partout. La limite relève de votre imagination... (p. 43)

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.*

(log. 77)

Vous devez être comme vous êtes en réalité. Vous êtes la conscience, et pas un homme ou une femme. Vous êtes celui qui connaît la lumière. Vous êtes capables de juger sa clarté, et non l'inverse. (p. 30)

*Il y a de la lumière
au dedans d'un être lumineux
et il illumine le monde entier.*

(log. 24)

La manifestation est due aux cinq éléments. Tant que vous en tenez compte, il y a la souffrance corporelle. Le disciple qui voit son guru comme infini reconnaît qu'il l'est aussi. En voyant son *guru* comme *Paramatma*, le disciple se reconnaît comme Lui. (p.30)

Regardez vers Celui qui est vivant....

(log. 59)

Les mots ne peuvent pas me décrire. Les mots et leur sens sont totalement inadéquats pour cela. (p. 31)

*Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles.*

(log. 13)

Tout comme le soleil ne connaît pas l'obscurité, un sage ne connaît pas l'ignorance. (p. 42)

Je suis la lumière qui est sur eux tous.

(log. 77)

La vraie connaissance de vous-même est la seule solution à votre problème... Quand vous vous verrez sans forme, tous vos problèmes perdront leur demeure. (p. 46)

...lorsque vous verrez vos modèles

*qui au commencement étaient en vous,
qui ne meurent ni se manifestent,
ô combien supporterez-vous !*

(log. 84)

Qu'est-ce que l'immortalité ?... Si je ne suis pas né, comment puis-je mourir ? S'il n'y avait pas de naissance, comment cette forme est-elle apparue ?... Je n'ai ni naissance ni mort... (p. 51-53)

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort.*

(log. 18)

Vous êtes peut-être un homme très riche. Mais sans la conscience, à quoi sert toute votre richesse ? Alors, qu'est-ce qui est le plus grand, la richesse ou la conscience ? (p. 66)

*Il y avait un homme riche
qui avait une grande fortune...*

(log. 63)

Depuis la nuit des temps, je suis familiarisé avec l'Éternel et la Vérité, quoi qu'ils soient. Personne ne peut être témoin de ça. (p. 67)

*Heureux celui qui était déjà
avant d'exister.*

(log. 19)

Celui qui connaît la source de la conscience réalise l'Éternel, et réalise l'Éternel comme son état éternel. (p. 72)

*...tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée.*

(log. 13)

*

BART D. EHRMAN
JÉSUS AVANT LES ÉVANGILES
Éditions Bayard 2017

« *Une formidable enquête historique et psychologique sur les façons dont on a pu faire mémoire de Jésus avant la rédaction des évangiles* », annonce la quatrième de couverture de ce « *Jésus avant les évangiles* ». Professeur émérite d'études des religions à l'université de Caroline du Nord, Bart D. Ehrman est l'un des grands spécialistes du christianisme primitif. « *Best-seller du New York Times, ce nouvel ouvrage du célèbre historien du christianisme, Bart D. Ehrman, nous révèle ce que les recherches contemporaines sur la mémoire et les traditions orales peuvent nous apprendre du long processus d'écriture des évangiles. Comment s'est-on souvenu de Jésus des décennies après sa mort ? Comment a-t-on transmis ces souvenirs ? Et lesquels ? Ehrman s'interroge sur la fiabilité de ces souvenirs rédigés plus de cinquante ans après la mort de Jésus. Il nous explique avec originalité comment ces textes fondateurs ont pu se construire, se transmettre et s'inventer.* »

Cette vaste étude, fruit d'un travail minutieux, dont nous ne pouvons que recommander la lecture, nous éclaire effectivement sur le rôle fondamental de la mémoire, bien proche de l'imagination, et remet en cause la valeur de toute transmission orale, illustrant bien le principe qui veut que "la vérité ne se transmet pas, seule l'erreur se transmet". Voilà ce que nous dit Claude Savarit de cet ouvrage aussi sérieux que profond : « *Le titre m'avait intrigué et je suis tombé sur un auteur incroyablement cultivé et perspicace qui nous explique comment les premiers chrétiens en sont venus à écrire les trente évangiles dont les Synoptiques et Jean.... Avec le livre d'Ehrman, on se demande ce que sont devenus les souvenirs dans la tête de gens analphabètes, la plupart qui n'étaient pas témoins oculaires quand on sait que les premières lignes sur Jésus sont apparues cinquante ans après sa mort ! Il y a des pages flamboyantes sur le fonctionnement de la mémoire et toutes les expériences sérieuses que l'on a faites à ce sujet depuis un siècle... Une des conclusions rejoint la tienne (cf. En quête de la Source) : ce sont les Romains qui ont tué Jésus et non les Juifs. Il est déraisonnable d'imaginer qu'une brute comme Pilate ait pu se plier aux coutumes d'un peuple de "bougnoles" qu'il méprisait par tous les pores de sa peau* ».

Seul le gnostique est apte à recevoir la parole de Jésus et à la faire germer à son tour.

RUDOLF OTTO
MYSTIQUE D'ORIENT ET MYSTIQUE D'OCCIDENT
trad. Jean Guillard
Petite Bibliothèque Payot 2016

Rudolf Otto (1869-1937), théologien et philosophe allemand, est l'auteur du *Sacré* (1917), ouvrage qui lui valut une renommée internationale. Considéré comme l'un des maîtres de la pensée religieuse du XX^e siècle, il influença aussi bien C.G. Jung qu'Ernest Jünger, Hans Jonas ou Mircea Eliade. Pour comprendre la mystique, il confronte ici les traditions d'Orient et d'Occident en concentrant son propos autour de l'un des plus célèbres maîtres spirituels de l'hindouisme, Adi Shankara (788-820), et du dominicain allemand Maître Eckhart (1260-1327), relevant les convergences étonnantes de leurs doctrines et de leurs démarches :

« La position commune de ces deux penseurs spirituels réside tout d'abord dans l'exclusivité de l'Être et de l'Un, de la Surabondance ineffable située par-delà Dieu et qui constitue la Déité, le Brahman. La diversité, la dispersion du créé est, en regard de cette Surabondance, non-être, œuvre de la Mâyâ, sorte de décomposition prismatique inévitable, mais provisoire, du bloc homogène et simple de l'Être par la 'science inférieure'.

« Le salut -car ici tout a valeur de salut- aura pour objet de réaliser, de trouver, par la connaissance de cet Un, de cet Être, l'unité primordiale et profonde de soi et de tout le monde extérieur avec Lui. Il devra restituer à l'Unité simple et exclusive de l'Être toute la création dans une identité complète de connaissant, connaître et connu.

« Ce processus salutaire se déroule entre deux pôles. Il met en œuvre conjointement une mystique de l'âme et une mystique de Dieu, une mystique de l'Âtman et une mystique du Brahman, inséparables l'une de l'autre dans l'expérience concrète d'un Shankara et d'un Eckhart et pourtant inéluctablement distinctes pour l'observateur non mystique. »

(Jean Guillard)

Nous avons demandé à Michel Dachery, qui nous livre dans le présent Cahiers, quelques perles de Maître Eckhart, ses impressions sur cette étude impressionnante d'érudition. Voici le résultat de nos échanges :

J'ai terminé la lecture de « *Mystique d'orient et mystique d'occident* » de Rudolf Otto.

Je ne connais pas suffisamment Shankara pour donner une appréciation sur ce qu'en écrit Rudolf Otto.

Mais Otto souligne que Shankara assimile le monde à une « *malédiction à fuir et à nier* » et donne comme idéal au « *Délivré* » de « *reposer dans l'unité* ». Et je me rappelle que j'avais détecté chez Ramana Maharshi cette même horreur du monde et cette même fascination pour « *le repos* ».

Seraient-ce là des tropismes de la pensée indienne ?

Peut-être, puisqu'Otto souligne qu'à contrario, « *on ne trouve pas (chez Eckhart) de ces plaintes sur le monde et le corps qui sont si fréquentes dans la perspective indienne aussi bien du bouddhisme que de l'hindouisme* ».

Concernant ce qu'Otto dit d'Eckhart, je n'ai pas d'observation à faire sauf que, lorsqu'Otto souligne qu'Eckhart parle d'amour et de justice, alors que Shankara n'en parle pas, il ne perçoit pas qu'alors, c'est l'Eckhart chrétien qui parle et non l'Eckhart mystique et gnostique.

Je suis à ta disposition pour mener plus avant ma réflexion sur cet ouvrage, essentiel à connaître lorsqu'on veut dégager les bases de la Gnose universelle.

Avec mon amitié.

Michel

*

Merci de ces premières impressions.

A ma connaissance, les deux points de vue sur le monde existent et coexistent en Inde.

Le monde est le fruit de Mâyâ laquelle est à la fois l'Art divin qui manifeste le monde et l'Illusion qui voile l'Absolu. Mâyâ est donc envisagée tantôt d'un point

de vue positif, tantôt d'un point de vue négatif. Mâyâ est la grande Magicienne de l'occultation mais aussi la Mère qui initie et lève les voiles de l'ignorance. Le monde n'est le mal à fuir que dans la mesure où on le considère du point de vue du mental comme séparé et distinct de sa source. Qui s'attache au monde en ce sens goûtera de la mort. Le délivré vivant, lui, a trouvé la Vie. Avec l'œil de l'Absolu au repos, il voit le mouvement du monde mais toujours issu de sa source. C'est ce que symbolise la danse de Skakti sur le corps inerte de Shiva : le repos et le mouvement sont indissociables dans les philosophies de l'Inde. Shankara est célèbre en Inde non seulement pour son enseignement de la non dualité mais aussi pour sa vénération de la Déesse Mère, la grande créatrice et la grande destructrice.

On peut retrouver ce double point de vue dans l'*Évangile de Thomas*. Jésus ne nous détourne pas du monde, mais nous apprend à le découvrir à sa juste mesure et à le connaître tel qu'il est. L'homme riche est trop attaché au monde et à ses fastes. Il ne peut donc connaître la vérité. Le gnostique, le "*pauvre en esprit*", par contre ne se laisse pas enchaîner par les apparences: "*Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui*" (log. 56).

En Inde, on évoque le Dharma qui représente à la fois la Vérité, l'Ordre cosmique, la Justice. Sur le plan humain il revient à chacun de suivre son dharma propre qui lui permet d'agir en harmonie avec le Dharma cosmique. Telle est la Voie qui ramène l'homme à sa source divine : "*L'homme ne peut espérer atteindre la perfection en renonçant à l'action. Le véritable renoncement consiste à abandonner non pas l'action mais l'attachement à l'action. Agis parce que tu dois agir, sans désirer les fruits de l'action et en restant libre*" (Bhagavad Gîtâ (V,6).

Il y a de quoi creuser encore pour approfondir notre compréhension de la Gnose, au delà de toutes ces thèses universitaires comme me semble être celle d'un Rudolf Otto, bien que son travail soit tout à fait remarquable.

Bien amicalement

Yves

*

KABÎR, LE FILS DE RAM ET D'ALLAH

Anthologie de poèmes, *Les Deux Océans, Paris, 1988*

Compte rendu par Yoto Yotov le 18.IX.2012
se trouve dans la catégorie *Très bons ouvrages*
Notes du Mont Royal

Il s'agit de Kabîr, surnommé « *le tisserand de Bénarès* », l'un des poètes les plus populaires de l'Inde, et l'un des fondateurs de la littérature hindi, bien qu'il n'ait peut-être jamais rien écrit (XV^e-XVI^e siècle ap. J.-C.). Non seulement il a employé le hindi, mais il a insisté sur l'avantage de se servir de cette langue orale, en s'élevant contre l'emploi du sanscrit et de toute autre langue savante. Car, comme Socrate, Kabîr se méfiait de l'écriture, qui était pour lui une lettre morte, un simulacre, et ne jugeait vraie que la parole intérieure de l'âme : « *Je n'ai jamais touché* », dit-il, « *ni encre, ni papier. Ma main jamais n'a tenu de plume. La grandeur des quatre âges, Kabîr la fait naître des paroles de sa bouche* » (Michel Guay, *Kabîr : une expérience mystique au-delà des religions*, A. Michel, p. 151). Sa renommée est fondée sur les cinq cents couplets (*dohâs*) et les cent stances (*padas*) transcrits par ses disciples, et dont des morceaux choisis figurent dans le « *Gourou Granth Sahib* », le livre saint des Sikhs. Ils se distinguent par leur valeur poétique, mais surtout par une certaine manière de s'exprimer — mordante et railleuse envers les pratiques extérieures du culte — que personne n'a osé ou pu imiter après Kabîr. Ils s'adressent aux hindouistes aussi bien qu'aux musulmans ; ils moquent l'hypocrisie des pandits et de leurs Védas aussi bien que celle des mollahs et de leurs Khutbas : « *Ô mollah* », dit Kabîr, « *pourquoi crier si fort : crains-tu qu'Allah soit sourd ? Celui que tu appelles tout haut, cherche-Le dans ton cœur !* » (p. 105). Et plus loin : « *Ô pandit, tes idées sont toutes fausses !... À lire et à relire Védas et Puranas, en as-tu pour autant été illuminé ?... Prisonnier des concepts qui ici-bas furent tiens, quel repos crois-tu donc trouver dans l'au-delà ?* » (p. 161 & 104).

Fils illégitime d'une veuve brahmane, adopté par un tisserand musulman, Kabîr rêvait d'amalgamer hindouisme et islam en une seule et même religion. Lui-même se disait « *l'enfant d'Allah et de Râm* » et estimait que les deux religions, malgré leurs noms différents, étaient des « *pots de la même argile* » (Michel Guay,

Kabîr..., p. 95 & 11). On raconte que lorsqu'il fut sur le point de mourir, les hindouistes déclarèrent qu'il fallait le brûler ; les musulmans qu'il fallait l'enterrer. Il s'éteignit recouvert par son drap. Les deux partis, après d'interminables querelles, finirent par s'approcher du cadavre et soulevèrent le linceul ; mais ils virent qu'il n'y avait que des fleurs, et pas de corps. Les hindouistes prirent la moitié des fleurs, les brûlèrent et élevèrent en cet endroit un mausolée. Les musulmans prirent l'autre moitié et construisirent un sanctuaire pour les y mettre. « *Il y a donc aujourd'hui à Maghar deux monuments dédiés à Kabîr* », dit Mme Charlotte Vaudeville (Préface à "*Au cabaret de l'amour : paroles de Kabîr*", p. 16). « *Dressés l'un à côté de l'autre, ils témoignent de l'irréductible contradiction que le génie même du réformateur devait être finalement impuissant à résoudre. Tragique destin de ce prophète de l'unité !* »

Il n'existe pas moins de deux traductions françaises des poèmes, mais s'il fallait n'en choisir qu'une seule, je choiserais celle de M. Yves Moatty.

I « जदि का माइ जन्मियाँ, कहूँ न पाया सुख ।
डाली डाली मैं फिरों, पाती पाती दुख ॥ »
— Passage dans la langue originale

« *Ô Kabîr, depuis que tu es né,
Nulle part tu n'as trouvé de bonheur véritable,
Sautant de branche en branche,
Tu as vu chaque feuille en proie à la douleur !* »
— Passage dans la traduction de M. Moatty

« *Depuis que ma mère m'a mis au monde, je n'ai jamais connu le
bonheur,
Je vais de branche en branche, et toutes les feuilles sont douleur !* »
— Passage dans la traduction de Mme Vaudeville (éd. Institut français
d'Indologie, Pondichéry)

POÈMES CHAN
Traduction de Jacques Pimpaneau
Éditions Philippe Picquier, 2016

Les poèmes traduits ici ont été écrits par des moines bouddhistes qui vécurent entre le VI^e et le XVIII^e siècle et qui appartenaient à l'école chan (zen en japonais). Certains de ces poètes n'ont jamais composé qu'un seul poème ; d'autres en ont écrit plusieurs et se sont exprimés sous forme d'aphorismes ou d'anecdotes. Plus de trente mille de ces poèmes sont conservés. On les trouve dans les ouvrages bouddhiques, et dans la *Poésie complète des Tang...* Ces poèmes de moines du bouddhisme chan sont comme les facettes d'un seul joyau. Ils transmettent une expérience unique qui ne peut se livrer que par la musique, la peinture ou la poésie, celle de l'Éveil à sa véritable nature. Ils évoquent la vie de ces ascètes retirés dans des huttes à flanc de montagne, proches des nuages, du vent et de la lune. Leur beauté intemporelle résonne longuement à notre cœur... "*Le bouddhisme n'est pas ailleurs qu'en chacun de nous*", dit Jacques Pimpaneau, qui les a traduits avec un rare bonheur.

*

En écoutant un oiseau

De-ci de-là, il chante une note après l'autre,
Il rit de qui partit sans savoir écouter.
Pourquoi ne sait-on pas revenir au pays ?
Les nuages dans le vide enserrent le vert des monts.

Chushi Fanqi (1296-1370)

*

Avant que le Ciel ne m'ait donné vie,
j'étais dans l'obscurité sans conscience ;
Le Ciel soudain m'a donné naissance ;
il me l'a donnée pour quoi faire ?
Sans habit, je ressens le froid ;
sans nourriture, j'éprouve la faim ;
Rendez-moi mon moi du Ciel,
rendez-moi le moi d'avant de naître !

Wang Fanzhi (590-660)

*

POÉSIES

lorsque chante le vent
m'enchante le silence
sans le piège des mots
ni le filet des sons

ces deux bras sont une aile
d'où s'envole la nuit
en ce corps s'émerveille
l'immensité des cieux

être rien être tout
solitaire mais jamais seul
toujours avec soi-même
solitude sans solitaire

lorsqu'au cœur de l'absence
je suis encore présence
le monde ne peut me voir
puisqu'il est en moi-même

être et n'être pas
sans question ni réponse
je suis plus que personne
car je ne suis personne

Yves

*

SÔSEKI
SUIVRE LA NATURE ET QUITTER LE MOI

En quittant le souci du monde, oublier le moi, les choses.
Regarder simplement par la fenêtre les vieux pins sombres.
L'immense nature, au cœur de la nuit, pure de tout bruit ;
Silencieux et seul, se tenir assis comme un vieux bouddha. (14)

Le temps n'a jamais été qu'immémorial,
L'espace ne peut qu'être dépourvu de bornes. (35)

La vigueur du monde sourd des fentes des pierres,
Le souffle subtil gagne l'esprit recueilli.
Et vous murmurez, assis, des vers de Hanshan,
Devant les champignons, à l'ombre des bambous. (62)

Dans l'apaisement connu pendant un seul jour
S'aperçoit l'agitation de toute une vie. (66)

Un oiseau dans la nue n'y marque point sa trace,
Un poisson dans l'onde la laisse s'écouler.

L'être humain est foncièrement libre d'affaires,
Le blanc nuage est par nature toute aisance. (69)

Les gains et les pertes oubliés, l'on accède à l'éveil ;
Les fleuves et les monts contemplés deviendront tous mes maîtres. (73)

Je dus me laisser partir vers l'enténébré.
Mon esprit avait-il un lieu qu'il pût gagner ?

J'en réchappai, cherchant la source de ma vie,
Qu'une sombre profondeur rend inconnaisable. (89)

J'habite le monde humain tout en goûtant le sens du Vrai. (140)

Même sans retraite aux monts verdoyants, le pays natal.
C'est le cours des saisons qui compose ses excellents textes !

Pensant dans le nuage et l'eau, s'appliquer à fond au Vrai... (149)

Le poète possédant le regard qui tout égalise,
Printemps, été, automne, hiver sont tous le pays natal. (152)

La Voie, par-delà les pensées, se fond dans la Loi du ciel ;
Le temps, avec des idées, troublerait le cours des saisons. (153)

Le clair du vide comme la Voie, la nuit comme le givre.
De ce fond lointain, l'évidence du secret de la Nature. (157)

Je regardais l'humain, je regarde à présent la Nature.
L'insurpassable délice est dans Forme et Vacuité...

La Voie du vrai mène au clair du vide, où les mots tournent court ;
La fumée d'encens rentre au fond du vague, et laisse un parfum. (158)

Quand la pensée s'attache au blanc nuage, l'esprit se pose.
À voir sa propre silhouette, on se sent en compagnie. (165)

Le surabondant brûlé, la Voie du vrai devient facile.
Les paysages naturels se laissent voir tels qu'ils sont. (167)

Un cheminement sans traces, destination inconnue... (170)

La Voie, dit-on, dépasse le supérieur et l'ordinaire.
Qui s'éveille craint dès lors d'être traité d'« homme de pierre » ! (175)

Accord avec la Nature et marche au vrai, voilà mon zen. (189)

Tout est le Vide même, comme tout est le Réel même. (190)

Trace du Vrai, vaste désert, trop vague pour qu'on la cherche.
D'un cœur entièrement net, cheminer à travers le temps !

L'onde et le mont virides n'ont rien qui leur fasse un soi-même ;
L'espace et la terre immenses ne sont que détachement...

J'ai tout le ciel pour chanter mon « Poème d'un blanc nuage ». (207)

**Extraits de : Natsume Sôseki, *Poèmes*,
traduit du chinois (Japon) par Alain-Louis Colas, *Le Bruit du Temps*, 2016**

LU YU

LE VIEIL HOMME QUI N'EN FAIT QU'À SA GUISE

À l'attention des visiteurs

dans l'ombrage formé par les mûriers, l'odeur de cent plantes
à midi dans le vent frais le bruit des rouets
sur lesquels sont dévidés les cocons de soie
visiteurs, ne parlez pas des affaires du monde
mieux vaut avec la montagne et la forêt partager
cette longue journée d'été

Chanson du sommeil une fois ivre

le vieil homme dans ses années crépusculaires a peu de passe-temps
je désire seulement être sans affaire et dormir toute la journée
le vent violent et la pluie cinglante sévissent
la petite chambre à la fenêtre basse convient à ma quiétude

à étudier les livres, dix mille rouleaux, une fois vieux j'ai enfin compris
mais cette recette merveilleuse et secrète ne se transmet pas
suis-je sobre ou suis-je ivre, personne ne peut le deviner
ni en train de rêver ni éveillé, mais parfaitement lucide
passant tel un cheval au galop, les cent années sont fugaces
comme la rosée de l'éclair
toute cette époque tumultueuse se consume comme l'huile d'une lampe
de l'élixir de longue vie qu'il faut neuf fois raffiner je n'ai pas
le loisir de m'occuper
j'ai plutôt en ce bas monde la réputation d'être un immortel du sommeil

**Extraits de *LU YU, le vieil homme qui n'en fait qu'à sa guise*, poèmes
traduits par Cheng Wing fun & Hervé Collet, Moundarren, 2015**

HÔTEL TERMINUS

*"une fêlure dans chaque chose
par là la lumière passe "*
Léonard Cohen

historique

Le Réel préexiste à ses attributs

vivant amorphe
à lui seul sensible
lumière intraitable

Une seule note au Paradis : <Un> silence.

Au temps long du Tao le mystère s'épaissit d'éther et s'infiltré dans la pierre.

Seulement, l'Ami "intérieur" est susceptible :

*"Si tu n'aimes que moi, reste tout près de moi,
maladie d'amour maladie de la jeunesse....."*

Il n'y a que moi, regarde bien mon tout petit,
veille sur notre mouton, silencieuse émanation, raison d'être du monde.
écoute-moi aussi dans les paroles qui t'ont guidées vers moi.

On dira intellect,
un site unique, deux fonctions sans transition visible :
on / off

on : sortie du pneuma (images)
off : réalisation du réel.

Réalisation : Je réalise (que) la conscience (de moi-même, est un) mystère.

Les belles images et les vilaines sont des images, d'emblée conjuguées, à trois
pour le gnostique,

un : le Tao
deux : Moi
trois : le monde.

L'Unité source et océan,
le monde comme déjà là
à fleur de Magma
rose et œil

Louis Marie
Hôtel Terminus. La Roche Migennes
24/04/2017

*

LE MIROIR

Que l'homme s'en aille et l'image le suit
Qu'il revienne et l'image avec lui devient claire.
Toute image voudrait s'accrocher au miroir,
Mais l'homme n'est pas que le désir d'image.
Quand miroir et image, l'un et l'autre s'en vont,
Où se loge la vie ? Où a-t-elle disparu ?

Wang Fanzhi (590-660)

**Extrait de : *Poèmes chan*, traduction de Jacques Pimpaneau,
Éditions Philippe Picquier, 2016**

*

LA VIE ET LE BONHEUR

LA VIE ET LE BONHEUR
SONT DES AFFAIRES INDIVIDUELLES
QUE L'AUTRE NE PEUT QUE CATALYSER
AUSSI
L'HOMME DE CONNAISSANCE
AU CONTRAIRE DE TOUS LES AUTRES
SAIT QU'IL NE VA NULLE PART
IL SAIT
PARCE QU'IL VOIT
QUE RIEN N'EST PLUS IMPORTANT
QU'AUTRE CHOSE
AUTREMENT DIT
L'HOMME DE CONNAISSANCE N'A
NI HONNEUR NI DIGNITÉ
NI NOM NI FAMILLE
NI PATRIE
MAIS SEULEMENT UNE VIE À VIVRE
DANS DE TELLES CIRCONSTANCES
SON SEUL LIEN AVEC LES AUTRES
EST SA « FOLIE CONTRÔLÉE »
LE FAIT D'APPRENDRE À VOIR
TRANSFORME UN HOMME
EN TOUT
EN NE DEVENANT
RIEN
POUR AINSI DIRE
IL DISPARAÎT
ET CEPENDANT
IL EST TOUJOURS LÀ

Jean Pierre BALLEE/Juan MATUS

*

LA RÉALISATION DE MON DÉSIR

À
Claude
cet instant éternel
qui est mouvement
et repos

La réalisation de mon désir
est toujours concomitante
avec le désir lui-même

J'aspire à me connaître
et en même temps je jubile de me découvrir
L'éclat de ma splendeur
me fait cligner des yeux
et sur le champ je me repose
de mon éblouissement
Je vis mon ivresse simultanément
dans l'exaltation et la dormition
Je dispose éternellement
de ce qui me comble dans l'instant

Émile
21.01.93

JE SUIS L'ESPRIT

À
Claude l'Unique

Je suis l'esprit
le non-né en quête de moi-même

J'enfante des créatures
qui se veulent différentes de moi
elles sont vouées à m'ignorer et à m'occulter

J'engendre des créatures
qui ne se veulent pas autres que moi
elles sont destinées à me révéler

Quittant le rêve pour le réel
elles me trouvent au terme de l'aventure
marqué par le retour à l'origine

Rares sont celles qui envisagent le retour
Rarissimes sont celles qui accomplissent le retour
jusqu'au lieu de la reconnaissance unique
où je dis par leur bouche
l'aphorisme révélateur
de l'aveuglement ou de la lumière
il n'y a que moi

Émile
25.11.94

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

Mon enfant bien-aimé
buvait mes paroles,
il buvait de ma bouche,
il était devenu un autre moi-même,
il était moi, j'étais lui,
mais les autres n'y comprenaient
strictement rien.
Sans aller jusqu'à travestir
mon enseignement,
ils s'affirmaient comme ils pouvaient.
Par contre, le Faussaire dont je t'ai parlé,
dont il a bien fallu que je te parle,
et crois-moi, ce n'est pas de gaîté de cœur,
a insidieusement laissé croire,
a perfidement écrit dans ses épîtres,
et je te promets que je n'invente rien,
que les produits de la chair
étaient la fornication, l'impureté, et j'en passe.
Il a poussé l'audace jusqu'à dire :
le désir de la chair est ennemi de Dieu.
On ne pouvait aller plus loin
dans la falsification de ma parole.
Et les gens d'église,
comme un seul homme,
les clercs et les théologiens
et toutes leurs troupes,
ont embouché la trompette
pour étouffer la voix de mon amour
pour maculer mon livre d'amour
pour le déchirer, pour le brûler.
L'héritage qu'on me faisait assumer
était déjà lourdement hypothéqué

et voilà que par un jeu incroyable
de fausseté et d'ignominie
on empêchait mes fidèles d'amour
de dire, de vivre l'amour
d'exprimer leurs amours humaines.
Sinon furtivement en se cachant.
Comment veux-tu, Augustin,
que dans ces conditions,
ils aient pu,
s'appuyant sur leurs terrestres amours,
lisant dans le livre de leurs humaines Amours
apprendre à décrypter
le livre de mes divines amours ?
Or, je te le répète, Augustin,
il n'y a pas d'écran,
il n'y a pas de cloisonnement
entre les amours de la terre
et les amours du ciel,
celles-ci conduisent à celles-là
et ensemble elles forment
la plus belle floraison
de toute ma création.
Mais cela va beaucoup plus loin,
infiniment plus loin,
car nos terrestres amours
et nos célestes amours
proviennent
les unes autant que les autres,
et je ne veux pas établir de distinction,
je ne suis pas théologien
de la matrice originelle.
Je ne veux pas distinguer ce qui est de la terre,
de ce qui est du ciel.
Mon Père n'a jamais fait de telles distinctions,
or c'est lui et moi avec lui
c'est moi en lui et lui en moi
qui avons fait surgir de l'informel,
qui avons fait naître de l'Incréé,
étant nous-mêmes l'Incréé,
dans l'infinitude de nos virtualités
par un acte d'amour
toute la création qui se renouvelle
par une infinitude de baisers d'amour.

Or tu comprends, Augustin,
que je ne puisse tolérer,
que je ne puisse littéralement pas supporter,
qu'on présente comme venant de moi,
qu'on bénisse et montre en exemple
des amours soi-disant angéliques
qui seraient des amours
par défaut de chair et de sang,
par manque de pâte humaine,
par peur de la luxure
- dont on a fait un péché capital -,
par crainte de l'assouvissement charnel.
Je te parlerai un jour
d'une enfant qui m'était chère,
elle s'appelait du beau nom de Salomé.
Quand je parle d'une enfant
chère à mon cœur
tu penses à Marie-Magdeleine.
Elle est venue à moi spontanément,
malgré mes disciples grincheux,
forçant leur barrage
pour se retrouver à mes pieds,
les arrosant de ses pleurs,
les essuyant
avec sa belle et longue chevelure dénouée.
- quand je pense que le Faussaire
a osé dire des femmes qui se dévoilaient
qu'elles devaient se faire tondre ! -
D'autres m'ont attendu amoureusement
d'une attente patiente et ardente,
une lampe à la main.
D'autres m'ont accueilli
pour des épousailles sans fin.
Je n'aime pas les gens
qui esquivent la chair,
qui veulent échapper
au poids de la chair.
J'ai fait l'homme pesant
et n'aime pas
celui qui s'ingénie
à se rendre léger.
Je ne le suis pas
lorsqu'il veut s'évader de ma terre,

lorsqu'il veut filer à l'anglaise.
Je ne cherche même pas
à le rattraper.
Or, ils sont légion
ceux qui ont voulu
échapper à la gravitation.
Ils virevoltent et tourbillonnent encore.
Qu'on ne s'étonne pas,
après toutes ces fuites,
après tous ces abandons,
après toutes ces fugues
et tous ces sauve-qui-peut,
sous le faux prétexte
du Grand Faussaire
et de sa suite servile
que par ses désirs
la chair va contre l'esprit,
qu'on ne s'étonne pas
de la peur inscrite
au fond du cœur et au fond du corps
de mes enfants les plus vulnérables.
Les transfuges ont demandé à l'esprit
de prendre sa revanche sur la chair.
L'esprit se crut persécuté,
l'esprit devint persécuteur.
Dans ce climat de peur,
dans ce climat de guerre,
la pauvre chair refoulée
ne sait plus où donner de la tête
- ne vaudrait-il pas mieux dire :
ne sait plus où donner du cœur -,
parce qu'elle ne peut plus se donner
parce que le corps de mes enfants
ne sait plus exprimer l'amour.
Augustin, je te parle gravement,
aujourd'hui.
Je te parle pour délier des liens
qui tiennent mes enfants enchaînés.
Le soleil monte dans le froid de l'hiver
il monte pour éclairer un charnier.
Le soleil monte dans le ciel livide
pour apaiser l'épouvante.
Je ne peux laisser irradier ma joie

que si j'ai d'abord désentravé mes enfants
asservis depuis plus de deux mille ans.
On a voulu chasser les démons de la chair
et moi, Jésus, je suis obligé,
avant de parler
des secrets de mon amour,
d'exorciser mes enfants
contre les démons de l'esprit
qui ont voulu ignorer,
que dis-je ? Avilir la chair,
nous faire échapper
à notre condition d'homme,
à notre condition de terrien.
Je ne parle pas de mes tout petits
Ils n'ont peur de rien,
n'étant pas encore entrés
dans les distinctions et les divisions
des grandes personnes.
Aussi, lisent-ils à livre ouvert
dans le grand livre de mon amour.
Je parle pour mes enfants
qui ont grandi dans la peur
et ne savent plus et ne peuvent plus
lire en leur corps et en leur cœur.

Je suis venu en terrien
sur la terre des hommes
pour valoriser leur condition d'homme.
Je ne suis pas venu en terrien
pour m'adresser
à des créatures soi-disant célestes.
Plus ils sont terriens,
plus belle est
leur aventure d'homme.

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*